

D E M E N C E

D E

MADAME DE PANOR,

EN SON NOM

ROZADELLE SAINT-OPHÈLE;

SUIVIE d'un Conte de Fées;

d'un Fragment d'ANTIQUÈS;

d'une Anecdote villageoise,

et de quelques Couplets;

Par l'Auteur de l'Histoire de

LA BARONNE D'ALVIGNY,

ou

LA JOUEUSE.

A P A R I S,

Rue Helvétius, N^o. 605.

LA
CORBEILLE

DE FLEURS.

N.B. Il y a encore quelques exemplaires des BERGERIES imprimées par F.A. Didot l'aîné ; MON JOURNAL D'UN AN, ouvrages de la même Dame, auteur de celui-ci, et qui se trouvent à l'adresse ci-après.

DIVERSITÉ, c'est ma devise ;

On plait par la variété :

Récit bien fait, plein de gaîté,

Mêlé de pathétique et de critique exquise, Où l'esprit et le coeur, le goût sont satisfaits, IMODOR, est toujours couronné du succès.

S.P.D.M.S.J., Éditeur.

A PARIS,

De l'Imprimerie de MARCHANT, impasse Matignon, galeries du Louvre.

Cette Edition n'a été tirée qu'à vingt-cinq exemplaires, et les 25 en papier vélin.

1796, V. ST. FLORÉAL, AN 4., E. des F.

DEMENCE

DE

MADAME DE PANOR,

EN SON NOM

ROZADELLE SAINT-OPHÈLE ;

SUIVIE

d'un Conte de Fées ;

d'un Fragment D

'ANTIOUÈS ;

d'une Anecdote villageoise,

et de quelques Couplets

;

Par l'Auteur de l'Histoire de
LA BARONNE D'ALVIGNY

ou

LA JOUEUSE.

A PARIS,

Rue Helvétius, N^o. 605.

L'Anecdote suivante, exactement vraie dans ses moindres détails, et rendue publique en 1780, a donné lieu à toutes les histoires de FOLLES qu'on a fait imprimer depuis.

Nous réclamons la priorité pour celle-ci, parce qu'elle lui appartient ; car jusqu'à l'époque de 1780 nous ne connaissions d'aventure de FOLLES D'AMOUR, écrite et publiée, que celle de CLÉMENTINE dans Grandisson.

Au reste, antérieure ou postérieure, l'intérêt seul qu'elle pourra inspirer, lui donnera la supériorité ou l'infériorité sur les autres du même genre.

Nous avertissons que celle-ci n'est que la suite de MON JOURNAL D'UN AN.

LETTRE

DE LA MARQUISE

VICTORINE D'ORTINMAR,

A sa soeur, la Comtesse Elinore

D'IMMO-ROTARNI.

Ce 22 Août, 1781.

VOUS êtes en vérité, ma soeur, prodigue de remerciemens ! Le récit des aventures de la Baronne d'Alvigny est si peu de chose, que je suis presque fachée de vos éloges beaucoup trop flatteurs ; je ne les mérite pas. Votre indulgente amitié pour moi vous a seule fait trouver dans mon style un agrément que je n'ai point l'amour propre d'y voir. Au surplus, si j'ai été assez heureuse pour vous distraire quelques momens dans votre retraite, je

suis pleinement et plus que récompensée. Je vous dois, ma soeur, ce premier essai de ma plume ; ainsi mes succès vous appartiennent : mon triomphe devient le vôtre. Il faut que je vous remercie à mon tour de l'occasion aimable que vous m'avez procurée de vous plaire. Que d'avantages vous avez sur votre soeur ! Véritablement c'est Victonne qui doit de la reconnaissance à sa chère Élinore.

Puisque vous vous amusez de mes lettres, et que vous m'engagez à exercer le talent que vous croyez reconnaître en moi, je veux vous punir d'exciter ma vanité, en vous envoyant, en réponse à toutes vos cajoleries, un manuscrit que j'achève de mettre au net¹ ; manuscrit qui intéressera, j'en suis sûre, votre coeur sensible et bon, et vous délassera une soirée, « de l'ennui que vous donne, depuis quinze jours, une vingtaine d'ouvriers auxquels Vous ne pouvez rien faire finir ».

J'étais encore fort jeune, comme vous savez, lorsque je perdis mon mari : vous faisiez alors votre voyage de Pologne. J'allai passer mon année de deuil à l'abbaye de la Croix. Ce fut dans ce couvent que je fis la connaissance de madame de Vermenil, une des plus aimables femmes avec lesquelles j'aie jamais été liée. Depuis mon retour dans le monde, je n'ai point cessé de la cultiver par de fréquentes visites, ou d'en recevoir les plus charmantes lettres. Elle vient tout récemment de perdre une de ses amies. Elles vivaient ensemble, depuis dix ans, dans la plus grande intimité. Non, on ne peut rien lire de plus touchant que ce que madame de Vermenil m'écrit au sujet de cette perte. Son ame paraît si sincèrement affligée, que son affliction devient la mienne. Aussi l'amie qu'elle regrette était bien intéressante. Quoique je ne l'aie vue que trois ou quatre fois, au plus, je sens que je pleure, que je pleure pour elle-même, mademoiselle de Rozadelle – St. – Ophèle, ou plutôt madame de Panor, dont vous m'avez souvent entendu parler. Ce sont ses mémoires que je vous envoie ; mémoires écrits par elle-même, et donnés à madame de Vermenil, qui scrupuleusement discrète, n'en avait fait part à personne.

Je me rappelle que vous aviez presque autant de curiosité que moi de savoir les détails de ses malheurs. Ils seront bientôt sous vos yeux. Ou je me trompe fort, ou vous ne les lirez pas sans répandre des larmes.

Si madame de Panor ne fût morte avant nous, nous n'aurions jamais su qu'imparfaitement les évènements de sa vie. Madame de Vermenil avait promis de ne jamais les communiquer, du vivant de son amie. Fidèle à sa promesse, malgré mes pressantes instances, je n'ai jamais pu parvenir à tirer aucun éclaircissement sur ce que je désirais savoir. Ah ! que ne suis-je encore dans mon ignorance ! Madame de Panor existerait, et mon amie ne serait pas dans la douleur. Votre coeur sera brisé ; le mien est flétri.

Adieu, ma soeur.

La marquise Victorine D'ORTINMAR.

LETTRE

DE MADAME LA VICOMTESSE

D E VERMENIL,

A Madame la Marquise

D'ORTINMAR.

Ce 18 Juillet, 1781,

OPHÈLE !... Ophèle !.... ma douce et tendre amie !... Elle n'est plus !... Hélas, Madame, ses beaux yeux sont fermés pour toujours ! Sa bouche ne me sourira plus. Son coeur naguère si brûlant pour l'amour et son amie, ne respire plus, ne sent plus rien ; il est froid, anéanti. Je ne vous peindrai point en ce moment mes regrets : je n'en ai pas la force. Pour vous en entretenir, j'attendrai que mon ame se relève un peu du coup affreux qui l'a frappée. Je suis mourante. Oh ! mon Ophèle ! pourquoi la religion s'oppose-t-elle à ce

que je me réunisse à toi dans ta tombe ? Ta tombe ! Oh ! oui, je voudrais m'y ensevelir ! Peines, souffrances, je serais délivrée de tous les tourmens ! La douleur, les larmes, la mort même n'ont vraiment de réalité que pour l'amie qui survit à son amie.

Je vous ai parlé cent fois, Madame, de ce qui me détermina à aimer celle qu'aujourd'hui je pleure si amèrement. Ses malheurs... ah ! je n'en ai jamais connus de semblables, de si dignes d'intérêt, d'un intérêt si tendre ! A la fleur de l'âge, belle de sa jeunesse, de sa langueur, de son délire même ; l'impression qu'elle me fit, restera éternellement gravée dans mon coeur. Ophèle était alors privée de sa raison, mais non de sensibilité : la sienne déchirait l'ame.

Qu'il vous suffise en ce moment, Madame, d'apprendre ce que j'ai dû vous cacher jusqu'à ce jour. En descendant au tombeau, mon Ophèle m'a permis de révéler son secret, dont il m'a toujours fallu vous faire un mystère impénétrable. Puissè-je, par la vérité démon récit, que je n'essaierai point d'orner, d'embellir, rendre pour vous Ophèle à la vie ! vous en sentiriez mieux toute ma perte !

Adieu, Madame : je ne vous dis rien de mes sentimens. Toute entière à ma tristesse, à mon chagrin, je n'existe que par la douleur.

EULALIE DE VERMENIL.

DÉMENCE
D'AMOUR
DE
MADAME DE PANOR,
EN SON NOM,
ROZADELLE SAINT-OPHÉLE.

Elle nourrit son mal, elle pleure, soupire ; Se consume d'amour et chérit son délire.

DEPUIS près d'un mois, on ne s'entretenait dans mon couvent que d'une jeune insensée, dont chacun récitait quelque trait de démence. On la

plaignait, ou l'on s'en mocquait ; car il est des, êtres qui rient de tout, même de ce qu'il y a de plus affligeant dans la nature. Je n'avais pas encore eu la curiosité de connaître cette infortunée. Livrée à la solitude, mes longs chagrins m'en avaient fait un besoin ; je sortais peu de ma chambre : et je me trouvais rarement avec les dames pensionnaires de l'abbaye, lorsque je ne recevais pas l'honneur de leurs visites. Cependant, à force d'entendre parler de madame de Panor, je pris à elle un secret intérêt, et conçus même un désir très-vif de la voir et de l'entretenir. On me dit que cette intéressante créature avait choisi dans un lieu écarté du jardin, un bosquet, pour y dresser une espèce de mausolée à l'objet de son amour ; que là, deux fois dans la journée, elle venait répandre des larmes et des fleurs sur la tombe d'un amant chéri, en lui adressant les choses les plus tendres.

Je m'informai des heures de ses promenades ; j'appris qu'elle ne les faisait plus qu'au lever de l'aurore, ou vers la chute du jour, depuis que quelques indiscrètes, ayant épié ses démarches, étaient venues la surprendre et interrompre ses offrandes.

Un matin qu'éveillée de fort bonne heure, je m'occupais de LA FOLLE ; car c'est ainsi qu'on l'appellait assez généralement ; je me lève et descends au jardin. J'entre dans le petit bois, où j'apperçois distinctement le monument consacré à l'amour.

Assise et cachée derrière une haute et épaisse charmille, il y avait à peu près un quart d'heure que j'étais là, lorsque j'entends courir légèrement quelqu'un à ma droite : j'écarte doucement les branchages ; je vois une femme charmante. Elle accourait comme une personne poursuivie : elle s'arrête tout à coup, lève par trois fois ses bras vers le ciel, et dit, d'un son de voix, si doux ! « Toujours ils me tourmentent !... toujours ! toujours ! »....

Apparemment qu'elle s'imaginait être observée ; cependant qui que ce soit ne la suivait. Elle savance seule, vêtue de deuil ; une ceinture blanche marquait sa jolie taille ; ses cheveux épars flottaient sur sa gorge ; sa pâleur, (les roses de son teint avaient disparu), la rendait plus intéressante. Sa physionomie était douce, aimable ; et sans ses yeux, où se peignaient le trouble et l'égarement de son ame, on aurait pu la prendre pour une

infortunée accablée de langueur, qui recherchait le calme du matin, et soupirait après la paix, nécessaire à ses peines.

Son examen fini, sure qu'on ne l'observait point, elle se détourne de ma droite et marche vers le côté opposé, où était son petit temple. Vîte je passe à ma gauche, pour ne point perdre de vue Ophèle ; mais involontairement je fis un peu de bruit, causé par des feuilles qui se détachèrent. Ophèle prit un air inquiet, et la plus sombre tristesse se répandit sur son visage. Eh ! quoi ? encore ! dit-elle : ils sont là ! qu'on me laisse en repos ! ah ! de grâce, laissez-moi donc en repos ! je ne trouble celui de personne, et tout le monde met son plaisir à me chagriner !² MAIS LE FERMIER ET SON CHEVAL ME DÉLIVRERONT.

Peu à peu Ophèle reprit sa sérénité ordinaire : elle me parut tranquille, fit plusieurs lois très religieusement le tour du triste coenotaphe, et dit à voix haute, d'un ton pénétré, en étendant un de ses bras sur le monument de ses regrets : Il est là mon ami ! portant ensuite l'autre main à sa tête, elle ajoute : Il est là encore ! Enfin pressant fortement son coeur : Toujours, répète-t-elle, toujours il est là !..

Ensuite Ophèle tombe dans une profonde rêverie ; sa poitrine s'opprime : je l'entends soupirer, sanglotter, pousser de longs gémissemens. Le nom de d'Eloncour frappe mon oreille. Je jugeai que c'était celui du mortel qu'elle implorait : je ne me trompai point.

A cet abattement tendre succéda bientôt un accès assez semblable à de la fureur : je craignis qu'elle n'y succombât. Ses regards éteincelaient de colère. Ophèle recula cinq ou six pas, comme une personne à qui inopinément apparaîtrait un monstre hideux, épouvantable, horrible.—

Cruelle, s'écrie l'amante de d'Eloncour, laisse-moi ! laisse-moi ! viens-tu pour me traîner encore aux pieds des autels ? femme méchante ! barbare furie ! viens-tu pour me ravir une seconde fois mon bien aimé ? Ta rage doit être assouvie : tu nous as donné le trépas à tous deux. Fuis, fuis loin de moi, spectre effrayant, et fais place à une ombre chérie !

Un instant Ophèle prête une oreille attentive : elle semblait écouter quelqu'un qui lui parlait. — Eh ! que me fait ton repentir, quand il devient inutile ! Vivante, as-tu jamais été sensible à nos tourmens ? Jamais nos

pleurs ont-elles pu toucher ton coeur de bronze ? Il est bien temps, aujourd'hui que je n'existe plus ! Garde tes remords ; qu'ils déchirent ton ame féroce ; qu'elle en soit la proie. Les larmes sont le partage des coeurs aimans... Toi, ma mère ?... ma mère m'aurait aimée ! Non, tu n'es que mon tourment. Ote-toi de ma présence ; ôte-toi, te dis-je : ta vue sèche mes larmes, et je sens que j'ai besoin de pleurer.

Aussitôt deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux. Elle tire de sa poche un flacon qu'elle porte sous ses paupières : après avoir recueilli ses pleurs, elle les répandit sur le mausolée.

Oh ! mon cher d'Éloncour, grace ! grace pour ton Ophèle ! Reçois l'offrande de ses larmes.

Si un autre que toi est mon époux, c'est qu'ils m'ont trompée. Je ne suis point mariée : ils ont profité de mon évanouissement.

Tout à coup la voilà riant aux éclats. – LE FERMIER ET SON CHEVAL... ils sont là... sur ce clocher ; mais ils viendront, et je me sauverai ; oui, ils viendront : ils ont bien fait d'autres courses !

Ophèle s'éloigna. Je la crus partie. Je sors de ma cachette ; j'examine le mausolée, où je déchiffre quelques inscriptions. Elles avaient rapport aux malheurs d'Ophèle. J'étais encore à les lire, lorsqu'elle reparut, portant des roses dans ses mains. Je me range un peu, pour la laisser passer ; car je n'eus pas le temps de rentrer dans le petit bois. Ne m'apperveant pas encore, cette jeune victime de l'amour reprit ainsi la parole : Oh ! mon amant, mon doux ami ! toi qu'un lien de fleurs devait unir à ta maîtresse, accepte celles-ci : je les ai cueillies pour toi. Comme l'abeille, fais-en ta nourriture ; l'absinthe sera la mienne. Hélas ! comme il est malade, mon pauvre coeur, depuis que je ne t'ai vu !

En se retournant, Ophèle m'appërçoit : elle veut fuir ; je ne trouvai rien de mieux pour la retenir que de prononcer le nom de son cirer d'Éloncour. Cela produisit l'effet que je m'en étais promis. Elle revint sur ses pas ; m'examina avec un trouble inexprimable ; se rapprocha de moi, prit doucement ma main qu'elle baisa, et me sourit. Quel sourire enchanteur ! –

Qu'avez-vous dit ? d'Eloncour ? Oui, répète-je, le cher, le bien aimé d'Éloncour. – Que vous êtes bonne ! que vous me faites de bien ! Je croyais

qu'il n'y avait plus que moi sur la terre qui sut ce beau nom. Mais, continua-t-elle, en m'attirant sur un banc, vous le connaissez sans doute ; car votre ligure est céleste ? En disant cela, elle me regardait fixement. –

Oui, elle a quelque chose de divin ! il vous a envoyée vers moi : mes soupirs lui sont parvenus. Ne me le cachez point : ne craignez pas de me donner trop de plaisir. Il y a si longtemps que personne ne me parle de lui. Plus j'attache mes yeux sur les vôtres, et plus je crois remarquer en vous quelques traits du Comte. Il vous les aura prêtés pour me consoler. Il a bien fait, ce cher Comte !

Alors elle se mit à rêver. Jetez la vue là-bas, me dit-elle, ... là-bas... Puis elle appuya sa main sur son front, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler un fait de quelque importance, et qui a du chagrin de ce que la mémoire lui manque. Ah ! reprit-elle, en soupirant profondément, je n'étais pas autrefois comme vous me voyez... ni comme cela non plus, me montrant sa robe de deuil. Un nuage bien noir... oh ! oui, bien noir.... ce sont tous mes chagrins dont je suis entourée ; vous en voyez beaucoup. Il ne faut pas, chère Ophèle, lui dis-je, perdre tout espoir : le Comte, peut-être reviendra. – Non ; pas possible !... pas possible ! Eh ! comment reviendrait – il ? les cruels ont bâti une maison sur son corps : vous savez bien pourquoi ? Ophèle a fait tout ce qu'elle a pu pour l'aider à sortir. Rien : ils ont barricadé sa prison de manière qu'il y restera toujours ; et moi, me voilà morte aussi. Mais, lui dis-je, vous aimiez donc bien votre amant ? il vous chérissait donc avec bien de la tendresse ? – Votre question m'étonne ! tout le monde sait cela.

Ophèle se met à chanter. Sa voix douce, sonore et flatteuse, m'enchantait ; mais elle s'arrêta au milieu de sa chanson, et dit : Comte, c'est pour toi que je chante.... Mais tu ne m'entends pas ; car tu me répondrais... Et tu gardes le silence ! Écoutez, ajouta Ophèle en m'embrassant : cher portrait de mon ami ! tâchez donc de lui ressembler encore un peu plus, si vous pouvez. Vos yeux sont trop bleus.... Elle se tut, et reprit presque aussitôt. – Je n'ai jamais compris comment autrefois, ne faisant qu'un, nous étions deux ; et qu'aujourd'hui qu'il est en moi, (il y est

bien : je le sens ; son coeur presse le mien), et qu'aujourd'hui qu'il habite en moi, je suis pourtant seule, toujours seule.

Voyant couler mes larmes, Ophèle me dit : vous pleurez ! avez-vous perdu un ami ? et moi j'avais un ami.... L'infortunée retomba dans un nouvel accès. Elle se lève, et va se précipiter sur le gazon qu'elle imaginait être le dépositaire du corps de son amant. Elle le tint embrassé jusqu'à ce que ne sentant plus sa douleur par l'excès de sa douleur même, elle s'évanouit et resta sans connaissance sur une des marches du monument funèbre.

Comme deux coeurs sont prêts l'un de l'autre, quand tous deux sont infortunés ! Je cours vers Ophèle, la relève ; je la rassieds, et lui faisant respirer des sels, que je porte toujours sur moi, je parvins enfin à la rappeler, non pas à la vie, car ce n'est point vivre que d'exister ainsi, mais je lui rendis assez de force pour pouvoir se soutenir.

Vous êtes donc encore – là, me dit-elle, en promenant sur moi des regards languissants ? j'ignore d'où je viens. Si je ne m'en souviens pas, vous, vous le savez : qu'il l'apprenne par vous. Vous le voulez bien ? oui, vous le voulez bien ?

Laure, c'est le nom de la femme-de-chambre d'Ophèle, vint la chercher pour la reconduire à son appartement. Je pris une estime sincère pour cette excellente fille si touchée du déplorable état de sa jeune maîtresse. Elle lui prodiguait ses soins avec tant d'affection ! Elle conservait pour elle le plus tendre respect, et n'abusait jamais de son égarement, qui la mettait à sa merci.

Rempli d'admiration pour Laure, de reconnaissance envers la bonté céleste, dans un vif élan de mon ame, je remerciai le ciel de laisser encore sur la terre, pour nous consoler, quelques êtres de notre espèce, bons, compatissants à nos misères ; qui nous les adoucissent, et nous les font supporter avec plus de résignation. Que je vous chéris, ames sensibles, qui vous attendrissez à nos pleurs !

Adieu, me dit Ophèle, en me tendant une de ses mains ; adieu : vous reviendrez, et moi aussi je reviendrai. Et s'appuyant sur le bras de Laure, elle se retira bien lentement.

Pensive, et l'âme livrée à la mélancolie, je les regardais s'éloigner de moi. Tant que je les aperçus, je les suivis des yeux et du cœur. Quand je ne les vis plus, je songeai alors à me retirer. Plongée dans la tristesse, je regagne mon appartement. Mon âme était abattue, déchirée, brisée. De retour chez moi, je donnai un libre cours à ma sensibilité. Comme je m'y abandonnais avec délices ! Je m'y livrai toute entière ; j'étouffais. Si long – temps je m'étais contrainte ! je respirais à peine ; je me sentais oppressée. Mon cœur était dans une situation difficile à rendre.

Un peu soulagée, je surmontai mon accablement, et me mis à mon secrétaire, où, pour ne rien oublier de la scène intéressante dont je venais d'être témoin, j'écrivis avec rapidité les propres paroles, et confiai au papier le récit fidèle des actions touchantes de la plus sensible des créatures.

Quelques jours après ma première entrevue avec Ophèle, un soir, sur les neuf heures, je fus très surprise de voir entrer Laure dans mon appartement. Que voulez – vous, lui dis – je ? Hélas ! madame, reprit cette fille avec l'expression, du plus vif sentiment, pardonnez à mon importunité : pardonnez, si je viens troubler votre solitude ; je suis excusable. Ma maîtresse, comme vous le savez, est dans un bien pénible état. J'en suis pénétrée d'affliction. Eh ! qui ne le serait de même à ma place ? Je cherche, autant qu'il est en mon pouvoir, à lui porter le plus de soulagement possible. C'est ce motif qui me fait venir vous trouver. Depuis que ma maîtresse s'est entretenue au jardin avec Madame, elle n'a qu'un cri après elle. Puis-je entrer, demande-t-on doucement ? et sans attendre de réponse, on poussa ma porte qui s'ouvrit et me laissa voir Ophèle dans le plus aimable abandon. – Ah ! ma bonne amie, continua-t-elle, en se précipitant dans mes bras, et me tenant serrée dans les siens, je vous cherche depuis long-temps. J'y suis revenue, moi ; et vous, vous n'y étiez pas ; (elle entendait le jardin). J'ai pensé que vous vouliez me quitter ainsi que les autres : mais si le Comte m'a abandonnée, n'allez pas croire que ce fût sa volonté. Il ne l'a pas fait exprès. Oh ! non : Laure vous le certifiera. On la

forcé, contraint. Peut-être ne pourrai-je plus jamais le revoir. – Elle pleure. – Chut ! Paix ! reprit-elle, d'un air mystérieux. Si les ennemis qui sont cachés, peut-être là-dessous, (elle montrait mon lit), vous entendaient, ils vous en voudraient sûrement de me plaindre : ils vous feraient peut-être périr. Ah !... les voilà qui s'envolent. Les voyez – vous ? Bon ! à présent causons librement : plus de crainte.

Je vous dirai que j'avais besoin de vous voir. Vous êtes si bonne ! Ah ! c'est bien ! c'est bien ! vous aimez les infortunés : moi je les aime aussi. Eh ! comment ne les aimerais-je pas ? je suis si malheureuse !

Laure me raconta dans cette soirée plusieurs particularités de la vie de sa maîtresse, Ophèle présente ; particularités qui me mirent au fait de son genre d'aliénation. Par exemple, je compris alors une des phrases qu'Ophèle répétait le plus souvent ; celle du FERMIER et DE SON CHEVAL. Il était question de Jacques, lequel Jacques avait contribué à son évasion, quand elle se sauva du Château-Noir, appartenant à monsieur de Panor.

Je m'aperçus que durant tout le récit de Laure, Ophèle prêta silence, et toute l'attention dont une femme, dans son bon sens, peut être capable. A peine osait-elle respirer, dans la crainte d'interrompre Laure. Ophèle semblait examiner l'impression que ses malheurs faisaient sur moi. Sitôt qu'elle eut cessé de parler, présumant que sa maîtresse allait avoir un accès, Laure, l'attentive Laure voulut la faire retirer. Ophèle poussa des cris douloureux, lesquels m'émurent jusqu'au fond de l'ame. Je promis à Laure de venir voir Ophèle, et de partager ses soins pour une femme qui, de jour en jour, me devenait plus chère. Sans savoir pourquoi, je me sentais flattée de la préférence qu'elle me donnait sur toutes les autres dames du couvent. Elle a bien jugé de mon coeur, me disais-je. Je veux lui montrer qu'elle ne s'est pas trompée dans son choix : oui, j'adoucirai, je diminuerai du moins ses peines.

Dès le lendemain, je rendis visite à madame de Panor. Je sonnai à sa porte ; ce fut elle-même qui m'ouvrit. Elle ne m'eut pas plutôt reconnue,

que transportée de joie, elle s'écria, en retournant sur ses pas, et courant se jeter dans le sein de Laure : Bonne ! Bonne ! ah ! c'est elle ! c'est LA BELLE DAME ! elle ne me nommait jamais autrement. Bonne ! elle me l'avait bien dit qu'elle viendrait. Elle ne trompe pas, la Belle Dame. Ah ! c'est bien ; c'est très-bien ! elle aime à faire plaisir : sûrement qu'elle en éprouve aussi.

J'essayerais en vain de répéter tout ce que dans cette visite me dit d'aimable notre FOLLE D'AMOUR. Ce que je sais fort bien, c'est qu'elle me sembla beaucoup plus calme que je ne l'avais jamais trouvée. Je heures. – Je le savais bien que vous croiriez que je vous avais oubliée. C'est elle qui n'a pas voulu. Je suis toujours enchaînée, et pourtant je ne suis pas méchante. Elle s'assied sur mon lit, et posant sa main, premièrement sur ma tête, ensuite sur mon coeur : as-tu mal là, ou là ? – Oui, chère Ophèle. – Est-ce que tu l'as perdu ? – Je suis malade, ajoutè-je. – Malade ? reprit-elle. Après avoir beaucoup réfléchi sur ce mot, elle le répéta encore ; puis m'embrassant, et m'accablant de caresses : – Ah ! ne te quitte point ; ne me quitte pas non plus, je t'en conjure. Je n'aurais tout-à-coup. Je la prends pour un fantôme : j'avais la fièvre, et je crus, dans le premier instant, que l'objet sur lequel j'attachais mes regards, n'était rien que l'effet du délire de mon imagination ; c'était la FOLLE, en déshabillé blanc, pâle comme son linge, les yeux plombés, portant en main, en guise de flambeau, un long papier allumé, qu'elle jeta au milieu de ma chambre, dans la crainte de se brûler. Cachez-moi, me dit-elle, en s'approchant ; Laure ne veut pas que je vous voie. – Ma chère belle, lui repliquè-je, pourquoi venir si tard ? Il était près de onze continuai de la voir habituellement. Devenue nécessaire à mon Ophèle, sans cesse je lui parlais de son amant ; parce que j'avais remarqué que ce sujet de conversation était un adoucissement à ses souffrances, un véritable baume pour sa tête et pour son coeur.

Il se passa une semaine entière sans que j'eusse de ses nouvelles : j'étais tombée malade et je gardais le lit, ne recevant personne. Accoutumée à venir tous les jours chez moi, Ophèle s'ennuya, sans doute, de ne me plus voir. Un soir qu'on avait laissé ma porte ouverte, elle entra plus personne pour pleurer avec moi. Ne me cause pas ce chagrin. N'en ai-je pas assez ?

Je t'ai cru disparue avec d'Éloncour, et je disais : qu'elle a peu de patience !
LE FERMIER ET SON CHEVAL nous auraient sauvées ensemble.

Ophèle se lève de dessus mon lit, va dans une des embrasures de ma chambre ; et après y être restée plusieurs minutes, l'air riant et satisfait d'elle-même, elle revient auprès de moi, s'occupant à dérouler une bandelette. Les yeux appesantis, et à moitié fermés par la fièvre, je ne distinguais pas bien. Tiens, me dit-elle, tiens, je te fais ce présent. Quand on m'en a ôté, ce matin, à cause d'une chute dangereuse, on m'a persuadée que cela me serait salulaire. Je t'en offre, comme étant ce que j'ai de plus précieux. L'amour est là, et l'amitié, sans doute ; car l'amitié toujours le précède, ou le suit. Mon bien aimé et toi, il n'y a que vous deux pour qui je le répandrais, et bien volontiers, jusqu'à la dernière goutte. En disant cela, elle étendait son bras, et couvrait mon lit de son sang. Quel don ! Saisie, glacée d'effroi, je sonne de toutes mes forces. Ophèle paraissait étonnée de mon trouble. Aline, ma femme-de-chambre, arrive à mes cris. Quel spectacle ! Vîte elle vole à ma trop généreuse amie. Nous lui rattachons sa ligature en toute diligence, et cet accident n'eut aucune suite facheuse.

Laure qui n'avait laissé seule sa maîtresse que pour un moment, inquiète à son retour, de ne plus la trouver, la cherche, l'appelle. Comme elle approchait de mon appartement, Ophèle l'entendit. – Elle m'appelle : tu lui diras de ne pas me gronder ? Ma femme de chambre va au-devant de Laure, et nous l'amène tremblante et baignée de larmes. Ophèle (son coeur était si bon !) ne songeant plus à se cacher, est la première à consoler sa bonne. Pardonne, Laure, pardonne ; excuse Ophèle : je ne me passerais pas plus de toi, que je n'ai pu me passer d'elle. Si quelques fois je suis heureuse, je ne le suis que par vous deux. Heureuse ! Oh ! non : le Comte.. Elle fit signe de la main qu'il était bien loin, bien loin, et soupira.

Depuis quatre ans ma liaison avec Ophèle était la même, et je n'apercevais aucun progrès dans sa guérison. Les secours de l'art n'apportaient nul soulagement à ses maux ; ce qui commençait à faire désespérer les médecins d'une cure qui devenait, de jour en jour, plus difficile. Mais le hasard nous rendit tous à l'espérance.

Mon frère, de retour de Pondichéry où il était demeuré toute la dernière guerre, n'eut rien de plus pressé que d'accourir à mon couvent : il m'aimait beaucoup.

Nous étions dans un parloir proche de mon appartement, à nous entretenir avec cette effusion de coeur que l'on éprouve d'ordinaire entre amis, après une longue absence. J'entendis marcher quelqu'un dans la pièce voisine. Nous avons parlé de différentes choses : je craignis d'avoir été écoutée. Qui est-là ? Demandè-je. – C'est moi. – Qui ? – Mais moi, Ophèle ; toujours la triste Ophèle : quand tu me manques, tout me manque, et je m'afflige.

J'appris en peu de mots à mon frère, la funeste aventure d'Ophèle ; il parut vraiment prendre part à son déplorable sort.

Je parloir était sombre : Ophèle n'avait point aperçu celui avec qui je causais. Mais que devint-elle, lorsqu'elle eut attaché quelques instans ses yeux sur mon frère. Elle recule quatre pas, en avance six, recule encore, jette un cri de surprise, et articule assez distinctement ces mots : – C'est lui ! Ah c'est bien lui ! Le voilà !... Elle perd entièrement connaissance. Rien ne pouvait la rendre à la vie. Très-inquiète de voir mes secours inutiles, j'envoie chercher Laure, qui reste presque aussi frappée, étonnée qu'Ophèle. Il n'est pas possible, me dit-elle, de rencontrer une si parfaite ressemblance. Qui voit Monsieur, voit le vrai portrait du comte d'Éloncour. Mon frère consentit à s'éloigner un peu, afin que sa vue, trop funeste à mon amie, ne fut point ce qui la frappât d'abord, lorsqu'elle reviendrait de son évanouissement.

Après des craintes infinies, nous parvînmes à lui faire ouvrir les yeux. Quels regards elle promena autour de nous ! Dans ce moment elle n'avait rien d'égaré. Sa physionomie était si calme ! Pour la première fois je pus juger de toute la beauté de ses traits.

Ma bonne amie, me dit Ophèle, vous ne croiriez pas ce que je viens d'éprouver, ce que j'éprouve encore, ce qui se passe en moi. Je sors d'un sommeil pénible ; je ne me ressouviens de rien que de vous, de vos bontés, de ma chère Laure : tout le reste échappe à ma pensée, a fuit de ma mémoire. Je ne me rappelle rien, sinon que j'ai ressenti tantôt une très-

grande joie ; mais vous expliquer ce qui l'a produite en moi, cela m'est impossible ; je l'ignore. Une seule idée, mais bien confuse, qui me plaît et m'attache, m'occupe uniquement. Il me semble que je touche presque au bonheur ; mais je sens en même-temps qu'il me manque quelque chose. Ne serait-ce pas un plaisir qui peut-être ferait ma félicité ? aidez-moi, mes bonnes amies, à devenir heureuse ? donnez-moi, rendez-moi donc ce que mon coeur souhaite si ardemment, et ce que mon esprit trop faible ne peut ni distinguer, ni vous nommer.

Nous restâmes fort étonnées, Laure et moi, d'entendre parler Ophèle avec autant de suite. De ce moment nous jugeâmes toutes deux que mon frère, au lieu d'être à craindre pour mon amie, pouvait, au contraire, contribuer au rétablissement de sa guérison. J'appelai St. Albe qui se rapprocha de nous, encore tout ému d'une scène si extraordinaire.

Le voilà, s'écrie Ophèle ; le voilà ce bonheur que je vous demandais. Cher Comte... Oh ! mes bonnes amies, mon ame ne suffit plus à mon enchantement ; il va me faire mourir. S'approchant alors de la grille, et tendant ses belles mains à St. Albe ; d'Éloncour, mon tendre ami, est-ce bien toi ? toi qui me fus, qui m'es encore si cher ? Si c'est une illusion, ah ! ne la fais jamais cesser. Il serait trop cruel, après avoir cru toucher au bonheur, de le voir s'évanouir si rapidement ! mais au contraire, si ce n'est point un songe ; si c'est bien mon amant que je vois, que je touche ; répète-moi mille fois que tu m'aimes. O désiré d'Éloncour, je suis toujours Ophèle. Toujours ! ce mot me plaît ; il t'assure que je n'ai jamais varié de sentimens pour toi.

St. Albe répondit aux caresses d'Ophèle de la meilleure grace du monde, et se prêta volontiers à l'illusion qui la séduisait. Nous eûmes mille peines à lui faire quitter mon parloir : il fallut auparavant que mon frère lui réitéra, presque avec serment, qu'il ne passerait plus un seul jour sans revenir l'assurer de sa tendresse.

Pendant neuf jours consécutifs, il se fit une révolution totale dans les idées d'Ophèle ; révolution accompagnée de violentes douleurs et d'une fièvre continue. Durant ce temps, les médecins, dont l'espérance venait de renaître, s'occupèrent de nouveau de sa parfaite guérison. Les bains,

quelques saignées, la présence de mon frère, nos soins, nos consolations enfin contribuèrent à lui rendre son bon sens.

Le souvenir de ce qui était arrivé à Ophèle avant son entrée au couvent, commençait à se peindre à son esprit avec des couleurs plus distinctes, plus fortes ; et bientôt ce ne fut plus que par moments qu'elle eut encore quelques absences. La mort de son mari, (bien sûrement elle ne la désirait pas), hâta le retour de sa raison. La joie de se trouver libre, indépendante ; la tranquillité de la vie qu'elle menait au couvent ; la part qu'elle prit au bonheur de Laure ; bonheur qu'elle assura pour toujours, en la mariant à celui que cette fille aimait depuis nombre d'années ; son amitié pour moi, mon attachement pour elle ; notre confiance réciproque lui rendirent sa santé, les graces de son esprit, et ajoutèrent encore à celles de sa figure si intéressante, malgré l'air de mélancolie dont tous ses traits restèrent empreints tant qu'elle a vécu.

A l'égard de mon frère, Ophèle dans le cours de sa guérison, se désabusa presque d'elle-même. Cent fois depuis elle nous répéta que séduite par son imagination et trompée par ses yeux, elle ne l'avait jamais été par son coeur ; que St. Albe lui avait apporté la joie qu'éprouve une maîtresse à considérer l'image de celui qu'elle adore ; mais non, ce transport involontaire, voluptueux, enivrant d'une ame brûlante qui a besoin de se réunir à l'ame de l'amant qui sut la captiver.

HISTOIRE
DE
GIROUETTE PREMIER,
DIT LE DUPE.
SOUVERAIN D'UN GRAND ROYAUME
DANS LA LUNE.

CONTE, sinon gai, du moins composé pour amuser les enfants : eh !
combien de grandes personnes sont enfants !

Les chimères, le rien ; tout est bon. LAFONT. Fab. 1ère, du liv. 10.

JE plains les rois, et ceux qu'à leur cour on nomme grands ; les ministres, les favoris et les favorites des princes ; parce que dès-lors qu'ils sont arrivés aux places, objets de leurs désirs, la vérité s'éloigne d'eux pour jamais. Voilà pourquoi dans un rang élevé, il faut, pour se maintenir irréprochable, un mérite et une vertu presque surnaturels. L'homme adulé sans cesse, finit presque toujours par se méconnaître. On lui répète qu'il est le phénix de son siècle, et bientôt il se croit un dieu. La modestie la plus long-temps exercée doit encore craindre les discours des flatteurs.

Dans un grand Royaume, sous la puissance de la fée MENSONGE, régnait depuis un demi siècle le bon roi GIROUETTE, père de beaucoup d'enfants ; aucun n'avait poussé loin sa carrière. Il venait de perdre sa femme, et se voyait avec douleur sans héritiers. Après dix ans de veuvage, un jour que, plus triste que de coutume, il avait assemblé son conseil pour savoir ce qu'il devait faire, on arrêta, à la pluralité, des voix, que le roi se remarierait. GIROUETTE alléguait son âge ; mais on lui répéta tant de fois qu'il se portait à merveille, que bien des jeunes gens, dont on vantait les prouesses, ne le valaient pas, qu'enfin il se déterminait à un second engagement.

La Fée MENSONGE se chargea de lui trouver une femme. Elle fit choix de RUSE, princesse qu'elle protégeait beaucoup. RUSE plut, et fut aussitôt agréée. Elle n'était pas belle ; mais elle le paraissait. Son teint de lys et de roses, grâce à la céruse et au carmin, lui prêtait le charme inexprimable de la pudeur ingénue. On avait payé pour elle à quelques jeunes bergères sa longue chevelure, et ses dents d'un blanc d'y voire à un robuste manant. Ainsi métamorphosée sous les mains savantes de l'art industriel, RUSE cachait avec beaucoup d'adresse mille défauts, qu'à son grand regret, elle tenait de sa naissance. Je n'ai rien dit de sa parure. On imagine aisément que nulle femme dans tout l'empire ne s'habillait avec autant de recherches, de luxe, et surtout d'élégance : et par ce mot élégance, il faut entendre le goût le plus exquis.

GIROUETTE dans l'enchantement, n'existait que pour sa nouvelle épouse, à ses yeux la plus belle femme, de son royaume. Sa débile vieillesse s'épuisait en transports amoureux ; il s'épuisait en vain : l'état manquait

toujours d'héritiers. Le roi tombe bientôt dans le plus profond chagrin. On alla consulter la fée MENSONGE : elle annonça que la Reine, avant la fin de l'année, deviendrait grosse d'une fille qu'on nommerait CRÉDULE ; que cette fille serait toujours soumise à RUSE, sa mère, et ferait son bonheur, si, toutes fois, jusqu'à l'âge de seize ans, on parvenait à ne lui laisser lire aucuns livres de morale. Elle pourra, ajouta la Fée, s'amuser de tous nos romans modernes, et orner sa mémoire de tous les petits vers des journaux. Qu'elle reste toujours sotte et ignorante ; car si jamais CRÉDULE écoute ma soeur, elle se révoltera contre RUSE, fuira de son royaume, et n'y rentrera que pour jeter tout le monde dans l'étonnement. Néanmoins calmez vos craintes. Par mon pouvoir je vous préserverai de tout événement facheux. MENSONGE cependant lisait l'assurance du contraire dans le livre des destins ; mais elle était si fort accoutumée à déguiser le vrai, qu'elle aima mieux mentir, que de sauver sa protégée d'un malheur qu'elle aurait pu prévenir, en conseillant à la Reine de ne point faire d'enfants.

Il faut, Madame, ajouta la Fée MENSONGE, monter pendant neuf jours, la coline gardée par le génie DÉsir, et qui conduit au temple de la CONCEPTION. Vous aurez le soin de vous y trouver sans votre époux. On n'a pas besoin là de sa présence. Quand tout sera consommé, à la bonne heure, nous aurons recours à lui.

La Reine obéit à la Fée, et tout fut exécuté, ainsi qu'elle avait ordonné. GIROUETTE devint père, et le devint sans beaucoup de peine : la Fée le protégeait ; elle l'aida de toute sa puissance.

Cette intéressante nouvelle annoncée jusqu'aux extrémités du royaume, à son de trompe, on manda toutes les Fées. Toutes se rendirent, jalouses chacune en particulier, d'être marraine de la petite princesse. Comme dans le nombre de ces Fées on en comptait autant de mauvaises que de bienfaisantes, les méchantes opposèrent pouvoir à pouvoir, les dons funestes aux dons avantageux. Ainsi CRÉDULE, comme le commun des hommes, fut un composé de bien et de mal, de vices et de vertus.

La Fée VÉRITÉ, soeur de la Fée MENSONGE, mais tout-à-fait opposée de caractère, s'était aussi trouvée à la cérémonie des couches. Elle eût bien voulu s'emparer de CRÉDULE : MENSONGE ne lui en laissa pas les

moyens, l'ayant toujours bercée et tenue sur ses genoux. VÉRITÉ se contenta, pour lors, de souffler sur les yeux et les oreilles de l'enfant nouveau né. MENSONGE et la Reine s'en aperçurent, et craignirent qu'un jour la petite ne fût sourde à leurs leçons.

VÉRITÉ ne séjourna que trois fois vingt-quatre heures à la cour. Ce n'était que pour la seconde fois de sa vie qu'on l'y avait vue : aussi l'y traita-t-on en véritable étrangère. On ne pouvait supporter son langage ; on n'était nullement accoutumé à ses accens. On trouvait sa voix aigre, dure, repoussante ; en un mot, le contraire en tout de celle de sa soeur GIROUETTE, par bienséance, n'osa lui rompre en visière, comme tous les courtisans, qui se permirent les plus sots et les plus ridicules calambours. Quelquefois même le Roi écouta parler la Fée, avec une sorte d'attention marquée par le plaisir. Naturellement il avait le coeur bon. Par politesse, ou par telle autre raison que j'ignore, il crut, contre l'avis des chefs de sa nation, devoir accompagner VÉRITÉ dans ses Etats. Elle était souveraine d'un très petit empire, mais le plus beau de tous. Le Roi, à qui cette Fée fit connaître son fils, que l'on nommait le Génie DÉSABUSEMENT, et avec lequel il eut plusieurs conversations, ne comprenait pas comment il était resté si long-temps dupe de tout ce qu'il avait vu et entendu. Quoi, disait GIROUETTE, je n'étais donc pas aimé de mes sujets ? Non, répondait le Génie ; c'était votre rang qu'on aimait en vous. – Cependant je cherchais à les rendre heureux. – Oui, mais ils ne l'étaient pas. Ceux qui vous entouraient, couverts des livrées de la prospérité, avaient grand soin de détourner vos yeux du spectacle désolant de la misère revêtue de haillons ; et les plaintes lamentables du pauvre ne parvenaient point jusqu'à vous, étouffées par les fanfares de la joie. – Vous êtes dans l'erreur, Génie ; car je ne sortais pas, que je n'aperçusse sur mes traces un peuple nombreux que la gaîté rapprochait de moi, et qui me comblait de bénédictions. – L'oisiveté amenait les uns, la curiosité conduisait les autres : on veut savoir si un souverain ressemble aux autres hommes. On paie ceux-là : ils ont des voix fortes, des voix de Stentor, et font retentir l'air de cris démentis dans leur coeur. – Mes ministres bienfaisans... – Oui, pour eux et leurs dévoués. – Mes amis.... – Combien de Rois ont des amis ? On en nomme un, un seul :

aussi se vante – t-il justement d’avoir placé ma mère sur son trône ? En est-il deux dans les quatre parties du monde, qui l’appellent à leurs conseils ? Connaissiez-vous deux princes qui l’aiment, qui l’écoutent, et qui sachent l’estimer ? – Ainsi donc mon sceptre a toujours pesé sur mes sujets ? reprit GIROUETTE, en élevant vers le ciel ses mains tremblantes. Comment ! si long-temps dupe ! Et que doit faire un Roi pour ne l’être pas, ou pour l’être moins ? Il faut, continua le Génie, se modeler sur NAD³*, un de vos voisins. NADIR regna presque au sortir de l’enfance : son extrême jeunesse ne l’empêcha pourtant pas de discerner entre ceux qui l’approchaient, les bas et vils adulateurs. Dès l’instant que NADIR prit les rênes de son royaume, il désira gouverner sagement, et la sagesse vint s’asseoir avec lui sur son trône. Il ne s’en rapporta pas à lui-même. De peur de se méprendre, il rappela à sa cour un prudent vieillard exilé par le Roi, son prédécesseur. Il ne crut pas au-dessous de lui de prendre ses conseils et de les suivre, le connoissant ami des hommes et de l’auguste Fée qui m’a mis au jour ; il en fit aussi son ami, et voulut qu’il fût le plus ferme appui de sa couronne. Avant que je meure, je veux, s’écria GIROUETTE, je veux voir NADIR. Le soleil, je le sais, est, pour moi, prêt à achever son cours ; mais il n’est jamais trop tard pour apprendre à régner, et sur-tout, pour réparer, en quelque sorte, le malheur de plusieurs millions d’individus. Génie, menez-moi à la cour de NADIR, qui, si jeune encore, a, dites-vous, lorsqu’il pense et qu’il agit, la force et le courage de l’aigle, la douceur des colombes, et la prudence des serpents. Que je le voie avant que mes yeux se ferment à la lumière.

Le Génie conduisit GIROUETTE en France⁴ : il n’y fit pas un long séjour ; il mourut bientôt du regret de ses innombrables fautes ; car il calculait tout le mal dont il était l’auteur. Il avait assez de bon sens pour sentir qu’il répondait de toutes les injustices des hommes qui, abusant de son nom, s’en étaient servi pour accabler le faible, et faire triompher le coupable audacieux. Se sentant près de sa fin, et craignant que sa chère CRÉDULE ne donnât, de même que lui, dans l’erreur, il la recommanda au Génie. DÉSABUSEMENT lui promit de veiller sur elle avec la tendresse d’un père. GIROUETTE alors, par des témoignages vrais de

reconnaissance, fit connaître tout le repentir dont il était pénétré. Ses expressions furent touchantes.

On a remarqué que malheureusement les princes ne se repentent jamais qu'en mourant ; et que cet acte trop tardif est toujours perdu, et pour l'héritier de la maison royale, et pour le peuple opprimé, qu'on opprime toujours par habitude. GIROUETTE serra tendrement le Génie sur son sein, et expira, désabusé tout-à-fait sur les vertus et les talents de ceux auxquels il accordait sa confiance, avec qui il partageait le fardeau de la royauté : et au moment fatal, il vit plus clair sur ses devoirs, sur les grands intérêts des Rois, que dans tout le cours de sa longue vie.

RUSE apprit sans chagrin la mort de son mari ; mais elle en feignit beaucoup, et ne parut consolée, que lorsque les bienséances d'usage le lui permirent : tout se passa dans l'ordre.

Maîtresse de donner des lois à sa fantaisie, elle changea tout le gouvernement. Il est assez ordinaire que celui qui monte sur le trône, détruise, à peu-près, tout ce qu'a fait celui auquel il succède. GIROUETTE avait été dupe de tout le monde ; RUSE prétendit bien ne l'être de personne, et se promit d'en faire beaucoup. GIROUETTE, il est vrai, avait encore accru le malheur de ses peuples, mais non par principes, non de gaîté de coeur : sa mauvaise éducation et son ignorance causèrent seules tous les désastres de l'État. RUSE, en se chargeant de tout faire par elle – même, mit le comble à l'infortune de ses sujets : tout alla de mal en pire.

Cependant la petite princesse grandissait ; je ne dirai point qu'elle acquérait chaque jour des connaissances et des talents ; elle recevait l'éducation la plus négligée ; ne savait rien absolument : et si dans le temps, la mode n'eût pas inventé une méthode nouvelle pour apprendre à lire, CRÉDULE n'aurait su de sa vie, ni lire, ni écrire, ni la musique. On ne se doutait même pas que ces élémens pussent un jour lui être de quelque utilité ; car sûrement on ne les lui aurait pas enseignés. Par le moyen du bureau typographique, la princesse, en moins de six ans, lut un peu couramment la petite feuille du Jour, qu'on appelait ainsi, parce que son existence se bornait à un jour.

CRÉDULE parvenue à ce haut degré de savoir, on en informa l'univers par des gazettes. On la regarda dans tout le royaume comme une femme savante, ad, mirable : elle fut admirée. Les hommes de toutes les académies⁵ la consultaient : c'était un prodige que CRÉDULE. La Reine se ressouvint alors, mais trop tard, de la prédiction de sa bonne amie la Fée MENSONGE. Elle frémit du danger où elle s'était exposée volontairement. A cette époque elle fit brûler tous les livres de son royaume, les journaux même et jusqu'aux rapsodies de l'abbé YOUOR, dans la crainte qu'il ne s'y trouvât, par hasard, une phrase bien pensée et bien écrite. CRÉDULE ne s'en plaignit point : elle croyait ne plus avoir besoin d'instructions. On lui disait qu'elle savait tout, et CRÉDULE persuadée, répétait : JE N'IGNORE PLUS DE RIEN.

On vient de voir que le Génie DÉ SABUSEMENT s'était engagé avec le feu roi, père de la jeune princesse, à veiller sur sa fille, quand il en serait temps. Il tint parole. CRÉDULE entra dans l'âge d'être désabusée, ou de ne l'être jamais. Jusqu'alors soumise à MENSONGE, elle ne connaissait rien par elle-même, ne voyait que par les yeux des autres, et chacun se faisait une étude de la tromper.

Le Génie choisit pour se rendre à la cour de RUSE, l'instant où la Fée MENSONGE s'en était absentée pour raisons secrètes, et qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. Il se donna pour un prince étranger, voyageant afin de s'instruire. RUSE voulut paraître magnifique aux yeux de l'illustre voyageur. Elle fit préparer des tournois, des spectacles de toutes espèces. A la faveur de ces divers amusements, le Génie eut plus d'une occasion d'entretenir l'aimable CRÉDULE. Elle lui plut, et le prince le lui apprit d'une manière si vraie, que la jeune innocente ajouta encore plus de foi à cette assurance, qu'à tous les propos flatteurs qui, jusqu'alors lui avaient été tenus. DÉ SABUSEMENT trouva tant de charmes dans l'entretien de la jeune princesse, qu'il gémit d'avoir été forcé de la laisser si longtemps dans l'erreur.

Un jour que CRÉDULE était dans un de ses jardins, assise au bord d'une fontaine et qu'elle prêtait la plus grande attention à des éloges mensongers que lui débitait, sans nulle pudeur, une de ses dames du palais, une voix lui

cria : NE LA CROYEZ POINT ; ELLE VOUS TROMPE. Aussi-tôt CRÉDULE se retourna pour voir qui lui parlait ; mais n'apercevant personne, la frayeur la saisit, et sa fausse amie, encore plus craintive, se mit à fuir. C'était le Génie qui s'était fait entendre. Aussi-tôt qu'il vit s'éloigner la perfide adulatrice, il se rendit visible, et s'empressa de secourir la princesse. CRÉDULE revint bientôt à elle, et se trouvant seule avec l'aimable voyageur, elle lui dit : Ah ! prince, rassurez-moi ; je suis plus qu'à demi – morte. J'ai entendu.... – Ne craignez rien, belle CRÉDULE : c'est moi qui vous ai parlé. Est-il possible que MENSONGE vous plaise à ce point, et que vous soyez tellement faite à l'entendre, qu'un seul mot de vérité ait manqué de vous ôter la vie ? tâchez-donc de vous accoutumer à moi, si, comme vous avez eu la bonté de me le laisser entrevoir, je ne vous suis pas tout-à-fait désagréable. – Prince, je vous le répète encore ; je vous écoute avec un charme inexprimable ; mais je ne comprends pas bien ce qui dans vos discours révolte mon esprit. C'est un je ne sais quoi que je sens, que je ne saurais définir. – C'est votre amour-propre. Il s'offense d'entendre la vérité. Tenez, ajouta le Génie, en lui présentant un ouvrage moral intitulé : TÉLÉMARQUE ; prenez, lisez, et voyez à quel point les personnes de votre rang sont exposées, si, comme TÉLÉMAQUE, elles n'ont auprès d'elles pour les tirer d'erreur, un ami sage et vrai qui leur montre au grand jour tous leurs défauts. Lisez, et d'après votre lecture, (deux jours suffiront pour cela) vous me direz si vous voulez de moi pour votre mentor. La princesse rougit beaucoup : le génie s'en aperçut ; il n'en fit pas semblant. Il aima mieux s'éloigner, que de l'humilier d'avantage par sa présence. La princesse, en un moment, venait d'être presque désabusée sur sa prétendue érudition : elle entrevit qu'elle savait fort peu de chose.

CRÉDULE remonta fort triste dans son palais, où elle demeura seule et renfermée tout le reste du jour. Elle s'appliqua à lire quelques feuilles de TÉLÉMA – QUE, n'y comprit presque rien ; mais au moins retira-t-elle de cette lecture un avantage réel ; elle réfléchit, et ses réflexions l'amènèrent à désirer de s'instruire.

CRÉDULE continuait de recevoir le Génie, mais chacune de ses visites augmentait le trouble, la rougeur et l'embarras de la princesse. Elle

commençait à se connaître, et se trouvait si remplie d'imperfections, que, très-mécontente d'elle-même, l'espoir de plaire s'évanouissait en elle de jour en jour. Dans des instants elle regrettait presque que le Génie l'eut désabusée à ce point. D'autres fois, plus éclairée sur ses vrais intérêts, et s'occupant beaucoup du Génie, elle détestait véritablement MENSONGE, et même RUSE, sa mère. DÉSABUSEMENT la voyant dans cette perplexité, acheva de la fixer ; et pour y parvenir, il ordonna une fête qui se termina par un bal masqué. Il y invita toute la cour de CRÉDULE, et les dames et seigneurs des empires voisins. VÉRITÉ s'y rendit incognito ; mais tout – à – coup ayant quitté son masque, on peut juger de la surprise extrême de toute l'assemblée. CRÉDULE, encore moins qu'une autre, ne s'attendait guère à la rencontrer là. DÉSABUSEMENT ne la quitta pas d'une minute ; car il voulait s'assurer de l'impression que lui causerait tout ce qu'elle s'entendrait dire. Le Génie et CRÉDULE se placèrent dans une loge au niveau du parterre. Ils furent bientôt attaqués par une foule de masques de tous genres qui, certains de ne point être reconnus de la princesse, (elle n'avait point encore l'usage du bal) lui dirent des vérités bien extraordinaires. Elle fut abordée par un astrologue, lequel lui prédit la vieillesse la plus triste. Et rien de plus juste, ajouta-t-il, car vous n'avez point fait de provisions pour l'âge avancé. Eh ! qui peut, demanda la princesse, me faire une pareille prédiction ? je passe pour être si savante ! –

Ce prophète, c'est MIELLARD le poète, votre éternel panégyriste, auquel vous donnez une pension pour le récompenser de ses fades et insipides vers. CRÉDULE allait se plaindre de tant d'ingratitude, quand elle aperçut un autre domino. Bonsoir, Reine des coquettes ! Ainsi l'apostropha sans nul ménagement le nouveau venu. Dis-moi donc : te crois-tu toujours jolie, douée de mille graces et de plus de talents encore ? Désabuse-toi. Et puisque sous le masque on peut tout dire, apprends que tu n'eus jamais rien des charmes que je te prête en public si gratuitement. Oh ! pour le coup, je reconnais celui-là, reprit CRÉDULE avec la vivacité du dépit ! oui ; je gagerais que c'est le prince DÉLIRE, de qui j'ai rendu la passion si malheureuse. Eh ! bien, je lui passe de me haïr. – Vous vous trompez encore : Vous venez d'entendre le prince COMPLAISANT, un de vos un de

vos esclaves, en apparence le plus soumis. Est-il possible ? répéta CRÉDULE étonnée. Le prince COMPLAISANT ! lui qui me jure à tous les quarts-d'heure du jour qu'il n'aime rien tant que moi, et que le bonheur de sa vie dépend de mon amour ! il est bien faux ! A celui-ci succéda une chauve-souris des plus malignes. S'approchant de CRÉDULE, elle lui tint d'abord tous les propos qu'on débite d'ordinaire au bal. Je te reconnais, beau masque. – Tu crois ? -Bien certainement. N'es-tu pas cette princesse connue par toute la terre pour ses ridicules prétentions ? plus célèbre par son faste que par sa générosité, par sa fierté que par la noblesse de ses sentiments ? d'une crédulité d'enfant ? d'une insouciance imbécile ? capricieuse sans motif ? défiante sans raison ? d'un esprit simple et non timide ? coquette sans beauté ? recherchée dans sa parure sans graces ? vertueuse, mais sans principes, et facile sans tendresse ? tu vois que je te reconnais, beau masque, mais adieu ; je me retire, de peur qu'à ton tour tu ne me devines aussi. Pour ce masque, dit la princesse d'un air chagrin et toute honteuse, je ne la reconnais pas. Personne dans cette cour n'a le droit, que je sache, de me juger si rigoureusement. Une étrangère seule a pu se permettre de m'outrager à ce point. – Une étrangère ! celle qui, honorée de votre amitié, s'affiche dans le monde pour la meilleure de vos amies ! – Je ne le saurais croire. – Cette femme pourtant ne cesse de vous répéter qu'elle vous aime : vous seule l'aimez, et votre coeur est dupe. – Dupe ! – Oui. Je sens qu'il est pénible d'être si cruellement désabusé. Préféreriez – vous qu'on vous trompât toujours ? – Nommez-moi la cruelle, l'ingrate amie, aussi fausse que ma tendresse est vraie ; nommez-la moi ; que je la punisse de tant de perfidies. – Vous auriez tort. Pourquoi faire sur elle éclater votre vengeance, dans le seul instant qu'elle vous donne un témoignage de sa sincérité ? la leçon est forte, sans doute ; mais elle en peut être d'autant plus utile. Et déjà je me persuade que vous vous rendez justice. Vous voyez maintenant que vous n'êtes pas, plus que les autres, exempte de quelques légers défauts. Le pinceau de votre chauve-souris vous a peu ménagée ; elle vous a peint sous des couleurs un peu dures. Voilà l'effet de l'optique : il faut grossir les objets, pour qu'ils ne paraissent à l'oeil que ce qu'ils sont effectivement. – J'imaginais, il faut que j'en convienne, n'avoir que des

amis. Quelle était mon erreur ! – L’amitié peut-elle habiter un séjour où l’on accueille la flatterie, de préférence à la sincérité ? C’est en repoussant l’adulation, en attirant la franchise qu’on peut espérer de voir la vertu dans les palais des rois. – Prince, vous me consolez, en m’indiquant des moyens sûrs d’être aimée ; car j’attache un doux plaisir à ce qu’on m’aime. Que je sache le nom de mon ingrate amie. Je me sens assez de courage pour lui pardonner ; même pour lui témoigner ma reconnaissance d’avoir ouvert mes yeux sur mes imperfections. Je crois pouvoir me flatter que de ce moment même j’ai un défaut de moins ; celui de l’excessif amour-propre. Je sens bien qu’il ne m’est pas possible d’en avoir. Quant à ma sottise crânement, grâce à la scène qui vient de se passer, m’en voilà, je pense, corrigée. – Eh ! bien, ADULETTE est celle qui vous a parlé ; cette même ADULETTE qui se plaisait à vous tromper le jour que vous eûtes tant d’effroi dans vos jardins. – Quoi ! ce serait... – N’en doutez pas. La voici : je vais faire tomber son masque, afin que vous puissiez juger vous – même que je ne vous en impose pas.

Effectivement le Génie parlait encore qu’elle revint de nouveau à la loge de CRÉDULE. Dans ce moment, un scaramouche, pour ne pas tomber, voulut s’en faire un appui, mais, trop vivement entraîné par un reflux, il perdit l’équilibre, et détacha dans sa chute le ruban qui nouait le masque de la chauve-souris, et découvrit ADULETTE. Un coup de foudre ne l’eût pas plus effrayée. Elle jette un cri de désespoir ; et la honte peinte sur le visage, et la rage dans le cœur, sans connaissance, on l’emporta hors de la salle.

C’en est fait, dit CRÉDULE, en se retournant du côté du Génie : pour toujours me voilà désabusée ; je renonce aux amis courtisans, vils flatteurs de mes défauts. Je renonce à ma mère : ma mère m’a perdue ; et je vais fuir dans un désert, pour ne plus être trompée. – Non : ce parti n’est pas sage. Jamais d’excès en rien. Il suffit que vous quittiez cette cour où tous les vices, applaudis et triomphants, finiraient par vous corrompre, comme tous les êtres méprisables dont vous êtes entourée. Venez avec moi dans les états de VÉRITÉ. Venez régner auprès d’elle. Ma mère vous aima dès l’instant de votre naissance, et moi, chère CRÉDULE, je vous adorai du jour où je vous vis pour la première fois. Daignez, en agréant l’offre de mon

coeur, accepter aussi mon trône, et fuyons. Après un long combat de la pudeur timide et de la raison persuasive (l'amour la rendait éloquente), je ne balance plus à vous suivre, dit CRÉDULE ; je quitte ces lieux sans regret. Je vous accepte pour époux ; et tout mon bonheur désormais sera de vivre loin, bien loin de ce climat, éclairée par vos avis, et enchantée de vos vertus. En quittant mon royaume, je déclare la guerre à ma patrie, non pas une guerre où l'on verse le sang des humains, mais celle qui doit être éternellement entre l'erreur et la vérité.

Soudain, et par le pouvoir du Génie, CRÉDULE enveloppée d'un nuage, se déroba à l'assemblée, bien surprise de ne la plus voir. Le nuage perdu dans les airs, la princesse se trouva entre le génie et sa mère. DÉSABUSEMENT n'avait jamais éprouvé d'émotion si douce. Tout ce qu'appercevait CRÉDULE, ainsi portée dans la région du tonnerre, la jetait dans l'étonnement, l'admiration. L'immensité de l'univers, sa merveilleuse beauté, enchantaient tous ses sens ! Que la nature et son vaste silence parlaient puissamment à son coeur ! Dans son juste enthousiasme, elle rendit grace au Génie qui la faisait jouir des plaisirs célestes. Quelle fut sa surprise encore, en découvrant le palais de VÉRITÉ ! Sa vue en pouvait à peine soutenir l'éclat. Le soleil donnait à plomb sur les toits couverts de lames d'or pur. Les murs de pierres précieuses éblouissaient et fatiguaient les regards de ceux qui n'étaient point accoutumés à ce brillant séjour. Dans l'intérieur des miroirs taillés en facettes, avec autant d'art que de goût, vous représentaient sous tous les jours possibles. Là, chacun se voyait sans prestiges. Avait-on des défauts unis à des vertus ? on restait des journées entières devant les glaces pour faire disparaître les légères taches qui empêchaient d'être parfait. Ailleurs on rencontrait ceux qui tout près de ressembler à la divinité, ne s'enregardaient pas moins encore, mais sans orgueil, pour se maintenir inébranlables dans le bien.

Tant qu'avait duré le voyage, les deux jeunes amants s'étaient prodigué les plus tendres caresses : VÉRITÉ y mêla les siennes ; et l'on ne doute point qu'elles ne furent sincères de part et d'autre.

Arrivée dans son nouvel empire, CRÉDULE, (elle ne l'était plus qu'à la vérité et aux conseils de DÉSABUSEMENT), ne tarda pas à lui donner sa

main. Elle y joignit un don encore plus cher ; je veux dire l'amour le plus tendre. Les sujets du Génie approuvèrent son choix. DÉSABUSEMENT et CRÉDULE vécurent heureux et contents.

On dit qu'ils eurent peu de postérité, et même on ne sait pas bien s'il reste encore quelques rejetons de cette intéressante famille. Mais ce qui est de notoriété, c'est que le royaume de MENSONGE s'est fort étendu, très-peuplé, et qu'il n'est point d'habitants plus voyageurs dans tous les pays du monde que les ennemis de la vérité.

Lu et APPROUVÉ, ce 14
Janvier, 1787.
GAIGNE,
Censeur-Royal.

L'EMPIRE
DE
VÉNUS,
RÉTABLI
PAR L'ESPÉRANCE ;
FRAGMENT D'ANTIQUÈS.

Voyez la Biblioth. de Fabricius.

La Liberté n'est pas incompatible avec des mœurs douces et polies. Cor.
Tacite.

VÉNUS, comme on sait, préféra, de tous temps, Gnide à Paphos, Amathonte, Idalie, Cythère et Chypre. Les amants des contrées lointaines n'y venaient plus en pèlerinage, offrir leur encens. On n'y voyait plus les Graces folâtrer avec les Jeux, les Plaisirs et les Ris. On eût dit que le temple si fameux de Gnide, était devenu le séjour consacré au deuil et à la tristesse. Les parfums ne brûlaient plus sur les autels de la déesse, et les flambeaux de l'Amour semblaient éteints pour jamais.

Cythérée nonchalamment assoupie sur un lit de repos, y paraissait dans l'oubli d'elle-même. Sa ceinture, jettée au loin, prouvait clairement que Cypris, n'ayant plus l'intention de plaire, renonçait à ces attraits empruntés de l'art, qui prêtent de nouvelles graces à la beauté, et assurent ses conquêtes et ses triomphes. Tout était négligé, dans ce lieu, jadis si fréquenté, si beau.

L'Amour et les Génies qui accompagnent toujours ses traces, dormaient profondément aux pieds de leur souveraine. Le bandeau, l'arc, et les flèches de l'un ; les pinceaux, les ciseaux, les couleurs, les palettes des autres ; les guirlandes desséchées, les bouquets de fleurs décolorées et flétries ; tout se trouvait pêle-mêle : ce qui produisait un désordre qu'on n'avait jamais vu à Guide, dans le palais de Vénus. Nulle part, rien de riant ni d'aimable ; au contraire : au lieu de nymphes vives et folâtres, on appercevait la défiance, la crainte, l'inquiétude. Les Ris versaient des pleurs, regrettant la gaîté qui les avait fuis, et là, les heures marchaient si lentement, qu'il était facile de voir que le Plaisir léger ne les entraînait pas avec lui dans sa course rapide.

Enfin tout était morne et sombre, où naguères la nature se montrait si belle, si fraîche, et avec tout l'éclat et les charmes enchanteurs du printems, paré de tous les dons de Zéphire et de Flore.

Plus j'avais, et plus je restais dans l'étonnement de tout ce qui frappait ma vue ! Eh ! qui pourrait se peindre ce que j'éprouvai, quand, abimé dans les réflexions qui m'occupaient, mon oreille fut tout-à-coup frappée par les sons d'une voix discordante qui, s'adressant à moi, médit :
REGARDE, ET CONNAIS QU'ELLE EST AUJOURD'HUI LA

VÉRITABLE DÉESSE QUI RÈGNE ICI. Je lève les yeux, et je les porte vers un piédestal, sur lequel jadis j'avais vu la statue de Praxitèle représentant, à s'y méprendre, la mère des amours. Mais, dieux ! que vois-je à sa place ? Au lieu de Vénus, j'aperçois une femme qui semble me lancer un coup-d'oeil dur et farouche et me menacer. A sa pâleur livide, à ses yeux égarés et enfoncés, à sa figure hideuse, sillonnée de rides, on aurait pu la prendre pour l'Envie : dans l'une de ses mains elle tenait un poignard ; de l'autre, une verge de fer entortillée de serpens.

Où suis-je ? m'écriai-je, déjà rempli d'effroi. La TERREUR se glisse dans toutes mes veines...! – Tu m'as nommée : oui, je suis la TERREUR. Partout où l'on me trouve, l'amour, l'amitié, la confiance, le courage, la sagesse n'ont plus de pouvoir. Toutes les vertus sont dans la crainte, dans la stupeur ; elles n'osent se montrer.

Immobile d'épouvante, j'appréhende de faire un pas pour m'éloigner de ce lieu funeste. Déjà un voile épais couvrait ma vue, et je sentais mes forces prêtes à m'abandonner. Je respirais à peine, lorsqu'un nouveau bruit me tire fort à propos de mon état pénible. Je retourne la tête, et mes yeux se fixent sur la porte d'entrée. Elle s'entrouvre.... O ciel ! non ; je n'oublierai jamais la déité qui m'apparut !... Une jeune beauté aux regards doux et tendres, mais timides ; une jeune beauté comblée de toutes les faveurs de Vénus ! Sa robe d'une blancheur extrême, annonçait la candeur de son ame. Je ne détaillerai point ses agrémens : je dirai qu'elle avait tous les charmes qu'on suppose à sa maîtresse. Ravi, dans le délire, et plus heureux, grace à mon imagination, qu'aucun des immortels, déjà cet aimable objet captive toute mon ame. Sans balancer, je m'élance vers lui : quelle surprise inattendue ! il ne me fuit point : Je l'approche ; il sourit, et je reconnais... l'Es-PÉRANCE.

ESPÉRANCE, fille du ciel, ô toi qui, dans tous les temps, fais, ou prépares la félicité des hommes ; viens loger dans mon coeur, pour le consoler de tout ce qu'il a perdu : viens. L'heureux à qui tu souris, l'est davantage. Le malheureux, que tu n'abandonnes pas, croit encore au bonheur ; et tu lui donnes la force de supporter les maux qui l'accablent.

Toutes fois un souvenir triste se mêla à ma jouissance ; et curieux de savoir ce qu'était devenue la farouche déesse, je la cherche, plein

d'inquiétude. Déjà elle était loin, et, comme une vapeur, se perdait dans l'ombre. Je marque de l'étonnement, et l'ESPÉRANCE me dit, en passant le seuil de la porte, qu'elle n'avait pas encore osé franchir : Pourquoi montres tu cette surprise ? tu n'as donc pas fait attention que le monstre vient d'être chassé d'ici par la justice ? Il n'y rentrera plus. Et ce lieu, naguères le plus enchanteur du monde, reprendra bientôt sa première magnificence. Suis-moi, regarde, et m'écoute.

Rendu à la confiance, plein d'un religieux sentiment, j'obéis en silence à ma divine conductrice.

Nous marchions, et l'air s'embaumait autour de nous. Si ses pieds délicats se posaient sur les fleurs, à peine se courbaient-elles : on eût cru qu'elles en recevaient une nouvelle vie, et moi je renaissais de même. Un feu nouveau me pénétrait, et je sentais doubler mon existence.

J'observe encore qu'à mesure que L'ESPÉRANCE avançait, le temple reprenait un autre aspect. Tout s'éclairait ; le jour devenait plus brillant ; et les groupes de nymphes et de génies qui, tout-à-l'heure, dormaient d'un sommeil léthargique, paraissent se livrer à un repos doux et léger, comme le souffle tout aérien de la jeune déesse que j'accompagne.

L'ESPÉRANCE m'adresse la parole ; le son flatteur de sa voix me fait éprouver un charme délicieux. Je suis tout yeux, tout oreilles : je ne perds pas un instant de vue ma protectrice.

Elle marche droit à l'Amour ; pose doucement ses lèvres de roses sur son coeur, sur son front, sa bouche, et ses yeux ; et attend en silence son réveil. L'aimable enfant ne tarde pas à ressentir les heureux effets des baisers de L'ESPÉRANCE, il ouvre ses beaux yeux, et dit :

– Qui me ramène à la vie ? – Moi, moi, charmant dieu de Cythère. – Eh ! quoi, repart le fils de Vénus, est-ce bien vous, aimable ESPÉRANCE ? Approchez ; puis-je me lasser de vous voir ? Je vous croyais perdue à jamais !... pour moi, comme pour tous les humains ! Sans vous, douce et bienfaisante ESPÉRANCE, l'univers cesserait bientôt d'exister, et les dieux même se repentiraient d'être immortels.

Tandis qu'ils se livraient à de mutuelles caresses, Morphée abandonnait le temple de Gnide, et tout renaissait à la vie.

Vénus entr'ouvre ses belles et longues paupières ; elle promène ses regards d'un air de complaisance sur les objets dont elle est entourée : ses beaux bras, blancs comme la neige, parfaitement arondis, sont rendus à leur souplesse ordinaire : elle les tend à la volupté, que j'avais trouvée absente à mon entrée dans le temple. Vénus lui sourit de l'air le plus séduisant : le dos appuyé sur des coussins d'édredon, et dans un abandon enchanteur, elle secoue avec grace sa superbe chevelure, encore toute couverte de fleurs de pavots et de soucis. Vénus se montre dans toutes ses graces.

C'est donc vous, ma seule et véritable amie ? dit la reine d'Amathonte, en s'adressant à l'Es-PÉRANCE. Oh ! que vous m'avez long-temps abandonnée !

– Tour-à-tour au ciel et sur la terre, je m'acquittais avec zèle de mes fonctions : je récréais les dieux ; je consolais les pauvres humains. Je flattais, je caressais, je comblais de mes faveurs ceux qui m'imploraienent avec des intentions pures et droites. Le croirez-vous ? des barbares, livrés à tous les crimes, dévorés de l'ambition du pouvoir et des richesses, tyrans non moins vils qu'odieux, me poursuivirent avec une atrocité sans exemple. Un d'eux, le plus abominable de tous, fit tant par ses forfaits, inventa tant de nouveaux genres de scélératesse, fit tant tomber de têtes, fit tant verser de larmes, qu'effrayée, et forcée de délaisser l'innocence qui, elle-même me croyait perdue, par conséquent au comble du malheur, je fus, abimée dans ma tristesse, demander à Jupiter la permission de me retirer dans l'un des deux temples qu'on me bâtit jadis à Rome, et d'y demeurer inconnue, tant que durerait la persécution du monstre qui désolait et ravageait une partie de la terre. C'est là que depuis deux ans, j'ai vécu ignorée.

– Et c'est à cette époque aussi, reprit Vénus, que les mortels désertèrent mes temples, et ceux de mon fils. Ses flèches émoussées devinrent inutiles, et son flambeau ne brûla plus les coeurs.

– Triste vérité ! interrompit l'Amour. Ne sachant à qui m'en prendre de la perte de mon pouvoir, je vins porter mes plaintes à ma mère, qui me gronda, persuadée que je négligeais de lui envoyer les couples d'heureux que je

faisais, pour lui offrir leurs hommages et leur encens. Je lui appris alors, la désertion totale de mes sujets, et mon impuissance à rappeler les hommes à leurs devoirs.

Désolés tous les deux, nous cherchâmes à pénétrer la cause d'un évènement si étrange, si particulier ; mais quoique dieux, ce fut en vain que nous voulûmes la deviner. Toutes nos recherches furent inutiles. Vénus, justement courroucée contre les rebelles (et après avoir fait retremper de nouveau l'acier de mes flèches dans les forges de Vulcain, pour les rendre plus acérées), m'ordonna, de parcourir l'Europe entière, ses états favoris : Pars mon fils, me dit-elle, et découvre, s'il est possible, d'où provient ce bouleversement général dans l'ordre des choses.

Je partis, et de retour auprès de maman, je lui rends compte de ce que j'ai vu :

J'ai par couru bien des pays. O ma mère, que je suis affligé de mon voyage ! Peut-être (tant la chose est hors de toute vraisemblance), peut-être refuseras-tu de croire ce que j'ai à te dire, et qui pourtant n'est que trop vrai. Il y a une désorganisation complète dans la nature humaine. J'ai vu, ou j'ai cru voir des êtres !... Si ce sont des hommes, ils n'ont guères conservé de leurs traits primitifs. Vénus est méconnue, l'Amour part-tout offensé ; on n'aime plus. On n'a plus le moindre souvenir de l'art de plaire ; on est sans tendresse, sans passions ; pas la plus simple parure. L'indifférence pour la beauté conduit à l'indifférence de soi-même. L'homme du siècle actuel, sale dans le négligé qu'il adopte, ose, sans crainte d'inspirer le dégoût, se présenter devant les grâces. En disant qu'il est libre, il se persuade qu'il a le droit d'être mal-propre. Ses cheveux, mal ou non peignés ; sans parfums, reviennent au hasard, et de partout, couvrir sa figure, et font douter, au premier aspect, si ce n'est pas un de ces Pongos⁶ d'Afrique, auxquels tout son acoutrement lui donne une extrême ressemblance. Son vêtement le plus ordinaire le ferait prendre encore pour un de ces ours que des montagnards des Alpes et des Pyrénées transforment en danseurs, pour amuser le peuple. Il porte sur sa tête une coëffure écarlate, en forme de bourse allongée, dont la pointe retombe, de mauvaise grace, en arrière. Il a deux grands sacs, bien larges, qui prennent des hanches jusqu'au bas des pieds, et qui enveloppent

les cuisses et les jambes, sans désigner aucune forme. Un sayon, comme les anciens Germains, passé entre ses bras, vient se rejoindre sur sa poitrine qu'il laisse débraillée. C'est dans cette caricature, qu'avec la grossièreté de l'Hottentot, il paraît en tous lieux, fier, on ne saurait deviner pourquoi, de cette mise nouvelle, aussi ridicule que repoussante.

Ma mère ! de quelles flèches pourrais-je me servir pour blesser le cœur d'une belle, en faveur de pareils êtres ? Tous mes efforts seraient superflus. Eh ! comment mon art ne serait-il pas en défaut ? Je n'ai pas seulement la laideur à faire oublier. Le langage et les mœurs de ce peuple révoltent davantage. Tu sais pourtant, ma mère, qu'un amant a dû plus souvent encore son bonheur, les faveurs de sa jeune amante, à sa complaisance, à l'éloquence de sa tendresse, à sa manière de s'exprimer, douce et insinuante, qu'à la beauté de ses formes et de ses traits. Représente-toi, maman, des êtres durs, hautains, frappant l'air de leurs voix rauques, de sons brusques, aigres ou tonnans, jettés par saccades, et ressemblans assez aux beuglemens des taureaux ; les Graces n'en doivent-elles pas être effrayées ?

Voici, belle maman, le tableau triste et vrai de l'état où j'ai trouvé l'Europe. Que d'aimables liens formés par nous, sont à présent rompus !... O sensible maman, crains d'en apprendre davantage. Tes beaux yeux verseraient trop de larmes. Longtemps encore nos temples seront sans adorateurs. Que sais-je même, si, pour toujours, nos autels ne sont pas abandonnés ?

Effrayée, reprend Vénus, du discours de mon fils, je déchire mes vêtemens ; je mets ma parure en désordre ; j'invoque Morphée, je le prie de suspendre, par sa présence, mes chagrins et ceux de l'Amour.

Touché de ma peine, le dieu du sommeil sensible à ma prière, vint avec nous habiter mon temple : il y serait encore sans vous, consolante ESPÉRANCE. Il ne procure le bonheur qu'en rêve ; vous, vous conduisez à

la réalité. Il vaut mieux, sans doute, dormir, que de veiller dans la souffrance. Le sommeil est alors le plus grand des bienfaits ; mais vos faveurs sont trop douces pour n'en pas jouir éveillée. Je vous dois des plaisirs si délicieux ! ESPÉRANCE, ne nous quittons plus : Vénus et l'Amour vous en conjurent.

A peine la Reine des coeurs cesse-t-elle de parler, que son temple brille d'un éclat tout nouveau ; l'air devient et plus léger et plus pur ; l'atmosphère s'embaume du parfum de mille fleurs. Tout prend sous ses yeux un aspect riant, enchanteur, voluptueux.

Les génies, les talens et les arts sortent à leur tour de leur engourdissement ; leur premier sentiment est de se réunir tous ensemble. D'accord avec les Graces, les Jeux et les Ris, les voilà entourant leur souveraine, et dès le soir même ils célébrèrent, en l'honneur du réveil de Vénus et de l'Amour, une fête telle, qu'un simple mortel ne peut s'en former une juste idée.

On dit que cette fête fut entièrement consacrée à L'ESPÉRANCE, qui, dans un cartel, en lapis-lazuli, sculpté sur le fronton du temple, fit, d'accord avec la déesse, placer ces deux vers, en caractère de diamants :

Bannissez les Égards et les Graces du monde,
Vous le verrez rentrer dans une horreur profonde.

ROSINE ET COLETTE,
OU
IL N'EST DE BONHEUR
QUE DANS
L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS ;
CONTE PASTORAL, plus vrai
que beaucoup d'histoires.

L'innocence, la grace et la naïveté
Nous charment plus encor que l'esprit, la beauté.

DANS le village de Lorzange, en Lorraine, vivait avec ses deux filles, une veuve âgée d'environ cinquante ans. Cette bonne femme, nommée Genevotte, dont les mœurs avaient toujours été té pures, élevait ses enfans dans les mêmes principes ; principes aussi simples qu'honnêtes. Amusez-vous, leur disait-elle souvent, mais soyez sages. Riez avec tout le monde : la gaîté aimable à tout âge, convient particulièrement au vôtre. Gardez-vous de vous laisser séduire par les propos flatteurs des hommes, et les assurances trompeuses qu'ils prodiguent tous à celles de notre sèxe, dont ils veulent faire la conquête. Vous paieriez un jour par des pleurs amers, le plaisir de les avoir crus.

Rosine ne tenait aucun compte des discours de sa mère. Elle entrait dans sa dix – neuvième année. Belle et coquette, (car on l'est aux champs comme à la ville), son unique désir était de plaire. Colette, sa soeur puînée, plaisait sans le savoir. Elle devait ses attraits à la nature, et rien à l'art : Colette ignorait également qu'elle fût jolie et sensible ; mais elle voyait sans peine qu'un jeune paysan du canton lui rendît des soins : on l'appelait Colin. Ce villageois était au moins autant connu sous le nom du Beau-garçon, que tout le monde lui donnait volontiers. Outre ses avantages extérieurs, (qui trop souvent déterminent seuls les femmes), Colin était fils du plus riche laboureur du lieu, et filleul du Vicomte de Lorzange. Ce seigneur avait promis de l'établir ; mais l'espoir des richesses n'entraît pour rien dans l'attachement de Colette. Au printemps de l'âge, filles et garçons ne calculent que les charmes attachés au bonheur d'aimer et d'être aimés.

L'amour surprit nos jeunes amans au milieu des jeux de l'enfance ; et lorsqu'ils s'amusaient ensemble, ils ne se doutaient pas que le fripon était toujours en troisième avec eux. Jouait-on à la Main-chaude ? Colette avait si peur qu'on ne frappât trop fort Colin ! On la voyait se tourmenter et s'agitter, comme si elle eût craint pour elle-même.

Un jour du mois de Juin, fête de son berger, Colette se leva de très-grand matin, pour lui donner un bouquet. Ne faisant que le moindre bruit possible, elle sort de la chambre de sa mère. – Maman et ma soeur dorment encore,

se dit-elle : avant qu'elles ne s'éveillent, j'aurai le temps d'aller voir Colin. Personne ne le saura : mais pourquoi me cacher ? c'est donc un mal que d'offrir des fleurs à un garçon ? oh ! oui, sans doute ; puisque Maman, qui n'est pas méchante, nous recommande d'éviter de nous trouver avec eux en tête à tête ; nous défend surtout de leur faire des caresses et d'enrecevoir. Maman a sûrement raison. Mais Colin ne demande rien : si moi-même je lui donnais des fleurs ; serait-ce désobéir à Maman ? Voilà comment une jeune personne, aide à se tromper elle-même, et parvient à détruire tout ce qui contredit ses désirs naissans. Tout en se livrant à ses réflexions, Colette arrive auprès d'un rosier ; elle en choisit les plus belles roses. – Que je suis aise ! Colin tout aujourd'hui, portera mon bouquet, et peut-être encore demain. Sa soeur Jeannette, j'en suis bien sûre, ne lui en présentera pas un plus beau.

La jeune enfant, après avoir arrangé ses fleurs de cent façons différentes, pour ajouter à son bouquet un nouvel agrément, sourit à son ouvrage ; et dans l'instant marque de l'impatience : tour-à-tour on la voit mécontente et satisfaite. Ah ! Colin, si mon bouquet te fait autant de plaisir à recevoir, que j'en aurai à te l'offrir, tu seras bien content ! A présent, ce qui me coûte le plus, c'est de savoir ce que je lui dirai. Voyons : il faut que je m'en occupe.... Il ne me vient rien... Rêvons-y encore... Quoi ! rien du tout ! Voici, je crois, une bonne pensée. Colin, lui dirai-je, je n'ai pas dormi de la nuit, dans l'idée que j'avais de te fêter ce matin. Je me suis levée avec le jour, pour te chercher des fleurs : j'ai trouvé celles-là ; reçois – les d'aussi bon coeur qu'elles te sont offertes. Elles ont été cueillies de ma main. Garde-les : surtout n'en pare point mes compagnes ; et lorsque ma fête viendra, n'oublie pas, Colin, de me fêter à ton tour. Un pareil compliment n'avait pas été difficile à imaginer : il était peut-être embarrassant de le faire à celui qui l'avait inspiré. Colette n'aperçoit pas plutôt Colin, que ses joues deviennent plus vermeilles que les roses de son bouquet ; la crainte s'empare d'elle. Colette veut aller au devant du berger : mais Colette semble arrêtée : elle était toute honteuse.

Colin non moins intimidé que la bergère, ressent une joie mêlée de trouble. Le véritable amour n'est point hardi. Colin regarde Colette sans

oser l'aborder ; il hasarde pourtant un pas vers elle : Colette en risque un autre, et s'arrête. Puis Colin en fait encore deux ; la bergère l'imité, et insensiblement les voilà tout près l'un de l'autre. Ils ne se parlent pas : mais leurs yeux expriment le plus doux sentiment de leurs âmes ; sentiment qu'ils ignorent, et qui n'en est que plus délicieux. Amour ! c'est dans les regards de deux amans, qui ont encore la première innocence de la nature, que tes feux sont vraiment divins. Les mortels que tu as déjà rendus heureux ne connaissent plus cet embarras aimable et naïf, qui ajoute tant de charmes à tes faveurs.

Colin paraît un peu plus rassuré. – Te voilà levée de bien bonne heure, dit-il à Colette ? Qui t'a si-tôt éveillée ? – L'on ne m'a pas éveillée ; puisque je n'ai pas dormi. J'ai pensé toute la nuit... – A quoi ? – Mais.... à toi, Colin. Je savais que c'était ta fête ; j'ai voulu te la souhaiter : voici mon bouquet. Elle avance la main pour le lui présenter, rougit, et la timidité l'arrête. Ah ! donne, donne, Colette ! – Je n'ose, je n'ose, Colin. Je ne le trouve plus joli. J'ai tant de plaisir à te voir !... Et puis, j'ai oublié le compliment. C'est bien mal à toi de m'ôter la mémoire ! voilà vraiment plus de deux mois que je l'éprouve : c'est comme un fait exprès de ta part. Si-tôt que tu es près de moi, je sens que j'ai mille choses à te dire : je veux te parler ; ma langue s'embarasse ; je balbutie. Si je te regarde, ma vue se trouble, Je souffre, Colin ; je souffre beaucoup, quand je suis avec toi, et cependant j'y voudrais être toujours. – Je suis de même, reprit le berger : j'aime à te rencontrer, et pourtant je te redoute. J'ignore ce qui produit en moi ces contrariétés. Loin de toi je soupire, à tes côtés je suis malheureux, quoique bien aise. En ton absence je désire quelque chose : je crois que c'est de te voir. Je te cherche ; nous sommes ensemble, eh bien ! je souhaite encore. Je ne comprends rien à tout cela : et toi, Colette ? – Ni moi non plus, Colin. – En causant on s'instruit quelquefois : veux-tu que nous causions ? – Rien ne nous empêche. – Asseyons-nous sous ce vieux chêne. Les voilà assis, et quelques instans ils gardent encore le silence. Bientôt Colin renoue la conversation. D'abord ce ne sont que des mots entrecoupés de part et d'autre. – Colette. – Colin. Et puis ils se regardent. Colin soupire, Colette aussi. Le Berger finit par craindre que sa Bergère n'ait du chagrin. –

Es-tu faclée, Colette ? – Moi, fâchée ! au contraire : je ne me suis jamais trouvée plus contente. Je voudrais être ainsi toujours avec toi. – Moi, Colette, je voudrais ne jamais te quitter : donne-moi ta main... Colette la lui abandonne ! Mains d'amans ne se joignent jamais sans tréssaillir. Aussi ces deux aimables enfans demeurent confus de la nouvelle sensation qu'ils éprouvent : le rouge de la pudeur colore leurs visages. Eh ! qui n'a pas éprouvé une surprise déchantement au premier plaisir de l'amour ?

Colin devient un peu plus entreprenant : il ose presser et baiser la main de sa bergère qui, plus agitée que jamais, ne se connaît plus. Dans son égarement, elle s'écrie : Colin, ton baiser a passé jusqu'à mon cœur : je ne puis plus respirer... – Ah ! je respire avec plus de peine encore ! – Oh ! non.

A ce sujet s'élève une dispute qui se termine à la satisfaction de tous deux ; car ils conviennent que leurs cœurs ne battent ensemble et si vivement, que parce qu'ils sont agités par le plaisir.

Le berger risque enfin l'aveu de sa tendresse. Chère Colette, lui dit-il, je t'aime. – Colin, lui répond Colette, je crois aussi que j'aime.

Ils se disposaient à recommencer leurs caresses, quand la sœur de Colette arrive. Rosine depuis quelque temps remarquait les absences de Colette. Rosine était envieuse et jalouse, et rien, comme la jalousie, ne rend inquiet. Il faut tout dire : Rosine avait pris pour son seigneur un intérêt qui tenait plus, à la vérité, de la coquetterie que de l'amour ; car, dans la crainte d'aimer toute seule, en cherchant à plaire au Vicomte de Lorzange, et pour ne pas manquer d'amant, elle recevait encore les hommages du berger Lisandre. Quand il lui semblait que Monseigneur la négligeait, elle agaçait le jeune villageois. Monseigneur jetait-il par hasard, ou à dessein, un coup d'oeil sur elle ? Lisandre n'était plus rien à ses yeux : elle lui faisait éprouver mille caprices.

Ce qui lui avait donné un peu d'éloignement pour sa cadette, c'était les préférences que, dans plus d'une occasion, le Vicomte de Lorzange marquait à Colette. Elle en ressentit plusieurs fois un dépit extrême : Aussi, souvent Colette avait éprouvé les effets de la mauvaise humeur de Rosine.

Lorsqu'elle aborda sa sœur, elle se trouvait dans un de ces momens où à charge à elle-même, elle devait l'être encore infiniment davantage aux

autres.

Elle appelle Colette ; nos bergers n'entendent point. Colette ! Colette ! crie -t- elle plus fort. C'est en vain : ils sont sourds à sa voix. Elle précipite sa marche, arrive derrière la haye où était adossé le chêne sous lequel se passait une scène si intéressante, le triomphe de la nature et de l'amour. –

C'est vraiment fort joli, ma soeur, d'être ainsi avec un garçon, loin des regards de tout le monde ? Colette qu'embélessait le plaisir, ne répond rien, et cherche des yeux le bouquet destiné à son berger : elle l'aperçoit tout effeuillé. La perte de ses roses l'affecte bien plus que les reproches de sa soeur. Colin la console : j'ai, lui dit-il, perdu aussi ma houlette ; mais je ne la regrette point ; ta vue m'en dédommage.

Rosine en les voyant si tranquilles, transportée de fureur, les menace d'aller tout rapporter à sa mère. Alors Colette effrayée conjure, supplie Rosine : – « Ma petite soeur, ne me fais point ce chagrin-là ; tu me trouveras toujours prête à exécuter tes volontés. Je chercherai sans cesse à te plaire : je t'éviterai jusqu'à la peine d'aller au château ; j'y porterai la crème. – Je vous en dispense : cherchez ailleurs votre dupe. C'est la coquetterie qui vous suggère de me rendre service. Parce qu'un jour Monseigneur a daigné par, bonté ! lui dire quelque chose d'obligeant, cela ne lui sort plus de la tête. Elle se croit jolie ! il n'en est rien, Mademoiselle. Apprenez que Monseigneur flatte et trompe comme fous les autres hommes.

Sans répondre directement à ce propos, Colette ajoute avec sa douceur naturelle : Rosine, chaque matin j'irai vendre à la ville ton lait, tes oeufs frais. Tous les soirs je filerai à ton rouet ; j'avancerai ton ouvrage. – Et moi, dit Colin, se joignant à son amante, pour gagner Rosine, et moi je bêcherai votre jardin ; Rosine, j'arroserai vos fleurs. – Je ne veux des soins ni de l'un, ni de l'autre.

Rosine ne se laisse toucher ni par leurs larmes, ni par leurs prières. Colin et Colette la conjurent inutilement. La patience échappé alors au berger. –

Vous êtes bien méchante ! allez donc instruire votre mère ; puisque vous mettez votre bonheur à nous causer de la peine. Allez, mais je parlerai aussi. – Que direz-vous ? – Tout ce que j'ai vu et entendu avec Lisandre, hier au soir, dans le petit bois... Suffit : j'ai ma vengeance prête.

Cette menace fit impression sur Rosine. Elle s'adoucit, et à son tour pria avec instance le berger de garder son secret. Colin quelques instans joua le cruel, et puis lui pardonna. Ils se quittèrent, les meilleurs amis du monde, en apparence ; se promettant de nouveau la plus grande discrétion, et se donnèrent rendez-vous, dans l'après-midi, au château du vicomte, où tout le village devait s'assembler pour célébrer sa fête.

Les deux bergères, après que Colin les eût quittées, reprirent le chemin de leur habitation. Tout en causant, Colette remarqua que Rosine tombait dans la rêverie : elle lui en demanda la cause. Je pensais à Monseigneur. Ecoute, Colette, ma chère petite, tu m'as promis d'être bonne fille. J'exige de toi toute franchise sur les questions que je vais te faire ; sois vraie au moins. – Tu sais, ma soeur, que je n'ai jamais menti. – Eh bien ! ajoute Rosine, en embrassant Colette avec transport, réponds – moi. Hier, quand maman t'envoya porter des fruits à Monseigneur, Monseigneur a-t-il jasé avec toi ? – Oui, et son cousin le Marquis de Terval, m'a aussi adressé la parole. Mais je ne comprenais rien, ou peu de chose, à leur langage. Autant que je puis m'en souvenir, ils m'ont répété plusieurs fois que j'avais un teint de lis, des joues vermeilles comme la rose, une bouche de corail, des dents rangées comme des perles, et plus blanches que l'yvoire... que sais-je enfin ! ils ne finissaient ni de me regarder, ni je pense, de s'entretenir de moi. Devines-tu, ma soeur, ce que tout cela voulait dire ? – Oui, et j' imagine que je n'eusse pas été aussi embarrassée que toi pour répondre. –

Ce n'est pas tout : Monseigneur s'est approché pour m'embrasser. Oh ! comme il m'a rendue honteuse, honteuse ! J'ai voulu m'en aller : mais Monseigneur m'a retenue malgré moi. Je me suis efforcée de lui échapper : en me débattant, ma vue s'est portée sur lui par hasard ; j'ai cru dans ce moment démêler en ses yeux quelque chose de si semblable à la colère, que saisie, et craignant de l'avoir fâché, je suis demeurée sans mouvement, et toute tremblante dans ses bras. Ensuite Monseigneur a cherché à me rassurer ; mais il ne faisait qu'ajouter à mon embarras. Il m'a caressée, m'a prise entre ses genoux, et a couvert mes lèvres et mes yeux de tant de baisers, que je me suis senti tout le visage brûlant. Sois bien sûre, ma soeur, que je n'ai point gardé ses baisers ; car pour les effacer, je me suis frottée,

frottée de mon tablier pendant plus d'un quart – d'heure. Monseigneur alors se prit à rire, et moi je me suis mise à pleurer, à pleurer bien fort. Pour me consoler, et arrêter mes larmes, il m'a promis des bavolets de dentelles, des rubans et une croix d'or, en me recommandant de venir le voir tous les jours. – Que tu es heureuse, Colette ! – Oh ! je me trouve bien plus contente, quand je suis un seul petit moment avec Colin. – Colin n'est qu'un villageois ; tu ne sens pas ta félicité. – Mais, Rosine, s'il est si beau de plaire à un seigneur, que n'aimes-tu Monsieur de Terval ? il disait hier que si tu étais fille à le suivre à Paris, il te donnerait de bien belles choses. – Comme quoi ? – Dame ! un carosse, de beaux atours. – Serait-il bien vrai ! Viens, Colette, que je t'embrasse ! De beaux atours ! Rosine en carosse ! ma chère Colette, tu es vraiment charmante : je t'aime à la folie. De ce moment, Colette, je ne pense plus à Monsieur de Lorzange. – Ma chère Rosine, tu me sembles bien aise ? – Je ne me sens pas de joie !

Rosine dans son allégresse, sautait, riait, chantait tout à la fois, et n'apercevait pas sa mère qui était auprès d'elle.

Genevotte inquiète de l'absence de ses filles, était venue à leur rencontre : êtes-vous folle ? dit-elle à Rosine. Que signifie, s'il vous plait, cette joie qui tient de l'extravagance ? Aussi – tôt un mensonge adroit tira Rosine d'embarras. C'est le sort des mamans d'être souvent dupes. Genevotte prit pour bonnes les excuses de sa fille : elle l'embrassa : Genevotte était bonne mère, si simple, si peu soupçonnant le mal, qu'elle ignorait qu'un enfant pût user de détours pour tromper sa mère. Je vais, dit Genevotte à Rosine et à Colette, faire un tour dans le vil. lage, pour m'instruire de l'ordre que L'on donnera à la fête qu'on prépare à Monseigneur. Vous, mes enfans, allez vous habiller pour tantôt. J'ai préparé tous vos ajustemens, vos chapeaux, vos justes et vos ceintures à boucles de pierres. Je veux que vous soyez aussi braves que pas une de vos compagnes. Et voilà comme une mère, sans s'en apercevoir, insinue la coquetterie à ses filles. Genevotte ajouta : Que vos guirlandes soient fraîches, et dignes de l'hommage que nous devons rendre à Monseigneur.

Suivant ces ordres, Colette et Rosine rentrèrent chez elle. Quelques minutes après, elles entendirent frapper à la porte du logis. L'une d'elles

court ouvrir : c'est Lisandre, l'amoureux de Rosine, et l'amant le plus tendre du canton. Il savait Gennevotte sortie : il apportait de nouveaux dons à sa bergère ; car jamais il ne l'abordait sans quelques présens : c'était une brebis ornée de fontanges, une jolie houlette et une pannetière du plus fin osier, tressée par lui-même. – Charmante Rosine, lui dit-il, agréez ce tribut que vous offre mon amour. Il met ses cadeaux aux pieds de la bergère. Rosine plus occupée de sa toilette, accueille avec beaucoup de froideur Lisandre et son offrande. Elle continue d'ajuster son chapeau auquel elle tâche de donner la tournure la plus galante. Lisandre allait se plaindre, quand l'arrivée subite de Gennevotte le força à se retirer, sans avoir pu demander une explication à la bergère.

La mère apprit à ses filles que le Vicomte de Lorzange allait partir pour la chasse avec une suite nombreuse de ses amis, et que pendant ce temps, tout le village se rendrait au château pour le complimenter à son retour.

Rosine fit semblant, vis-à-vis de sa mère, de courir chercher des fleurs qu'elle avait, disait-elle, oubliées ; mais elle se rendit à l'instant même, sur le passage des chasseurs. Rosine saluait par des révérences, à droite et à gauche, dans le dessein de se faire remarquer. Ce furent bien d'autres attentions, lorsque le Vicomte et le Marquis parurent. Il n'est sorte d'agaceries qu'elle n'imagina : si bien que Terval qui n'était pas indifférent à ses charmes, préféra de rester avec elle, et laissa Lorzange aller sans lui à la chasse. Dieux ! comme de part et d'autre le temps fut employé ! Si d'un côté les complimens se multipliaient, Rosine n'était pas en reste de témoignages de reconnaissance, et de fausse modestie. – Monsieur le Marquis a bien de la bonté pour une villageoise comme moi : je n'ai aucun des agrémens qui plaisent aux beaux Messieurs de la ville, et je ne dois qu'à sa politesse les choses beaucoup trop flatteuses dont il m'honore. Terval, de lui jurer qu'elle est belle comme un ange, et faite à ravir ; d'enyvrer son amour propre à l'aide de ces formules qui ne signifient rien à force d'être redites. Il finit par lui proposer de partager sa fortune avec elle. La tête en tournait à Rosine.

Terval et Rosine oubliaient les momens, et causaient encore ensemble, lorsque quelques piqueurs qui revenaient chargés de gibier, passant auprès

d'eux, leur annoncèrent la fin de la chasse. Terval et Rosine se quittèrent, en se jurant de s'aimer toute la vie, et de se revoir encore au déclin du jour.

Rosine fut grondée, mais fit peu d'attention aux réprimandes de sa mère ; elle n'était occupée que de son cher Marquis : l'amour tient lieu de tout.

Déjà presque tous les vassaux de Monseigneur, rassemblés au château, attendaient son retour. De jeunes paysans et de jolies paysannes devaient lui présenter des guirlandes, et former des danses : d'autres villageois et villageoises se préparaient, accompagnés du flageolet et de la musette, à chanter quelques couplets ; et les vieillards se réservaient pour couronner Monseigneur, afin de lui donner à entendre que c'était des mains de la sagesse qu'il recevait la couronne.

Après une demie-heure d'attente, Monsieur de Lorzange paraît avec toute sa société : aussitôt on n'entend plus qu'un cri : VIVE MONSEIGNEUR. Le Vicomte sensible à ces témoignages non mandiés de ses vassaux, leur en marque sa joie par les expressions mille fois répétées, de MES ENFANS ! MES BONS AMIS ? et des larmes de plaisir humectaient en ce moment les paupières de toute l'assemblée.

Colin, filleul du Vicomte, s'avance pour le haranguer à la tête des garçons. On entoure Monsieur de Lorzange ; on se précipite vers lui : c'est à qui s'approchera de plus près. Le compliment débité, la fête continue par un feu d'artifice, qui réussit à merveille. Le chant, la danse, tout fut charmant et bien exécuté : tout se passa le mieux du monde.

Le vicomte de Lorzange était naturellement bon ; il aimait à faire du bien, et à rendre ses vassaux heureux. Il l'eût été parfaitement lui-même, sans son penchant pour les femmes ; penchant qui l'égarait quelquefois. Mais comme il avait beaucoup d'esprit, il revenait aisément de ses erreurs ; et pour les réparer, il employait tous les moyens possibles.

Plusieurs familles qu'il avait tirées de la misère, se réunirent pour jouer de petites scènes intéressantes, et représenter des actes d'humanité qui leur rendaient si cher leur seigneur. Le Vicomte attendri jusqu'aux larmes, se jette dans les bras de ces bonnes gens, et les embrasse indistinctement, comme ils s'offrent à lui.

Après cette délicieuse explosion de sensibilité réciproque, les danses recommencèrent, et Rosine et Colette ne sont pas celles qui s'en acquittent le moins bien.

Le Vicomte fait distribuer toutes sortes de rafraîchissemens : ensuite on dresse des tables, et lui-même y prend place à côté de ses paysans. Sa société l'imite, et ses amis jouissent de l'amour qu'il inspire. Quel coup-d'oeil charmant de voir le luxe de la ville se mêler ainsi à la simplicité villageoise ! C'est un tableau vraiment digne du pinceau de Greuze.

Après la collation, on se remit encore de nouveau à danser. On ne sera point étonné, si, pour cette fois, Rosine ne fit pas comme ses compagnes. Retirée à l'écart dans l'embrasement d'une croisée, elle s'entretenait avec le sémillant Terval, uniquement occupée de lui. Le pauvre Lisandre, pendant toute la fête, ne put obtenir d'elle un seul regard : plus il avait affecté de la rechercher, et plus la coquette sut l'éviter.

Pour Colette, fixée à son premier choix, toujours simple, toujours vraie, elle ne vit partout que Colin, malgré les attaques sans nombre des plus jolis seigneurs.

J'ai dit que le matin, lorsque Rosine vint interrompre nos jeunes amans, Colette intimidée et surprise de la subite apparition de sa soeur, laissa tomber le bouquet qu'elle destinait à son berger, et qu'elle avait, par mégarde, marché dessus. Cet accident, quoique fort léger, l'affecta beaucoup, au point qu'elle y pensait encore au milieu des ris et des jeux. Les fleurs apportées au Vicomte lui rappellent la perte de ses roses. En voilà de si belles ! comment résister à la tentation d'en soustraire quelques unes pour Colin ? Elle combat long-temps son désir ; elle va, vient, tourne autour d'une console sur laquelle tous les bouquets sont déposés, les touche, en respire l'odeur, les remet à leur place, s'éloigne, retourne encore, les admire, regarde de nouveau si elle n'est point vue, et croyant ne pas l'être, se détermine à consommer son larcin, qu'elle cache dans son tablier.

La pauvre petite, plus de vingt yeux la guettaient pour son malheur ; on l'arrête : honteuse, elle rougit et pleure. On la conduisait à sa mère toute en larmes. Le Vicomte se rencontre sur son passage, et demande de quoi il est question. Colette, dont les pleurs redoublaient encore, confuse, et comme

pour se dérober aux regards de son Seigneur, porte ses deux mains tremblantes sur son visage : son tablier s'ouvre, et les fleurs se répandent à ses pieds et à ceux du Vicomte. – Quoi ! dit-il, quoi ! c'est pour une pareille bagatelle que l'on chagrine cette enfant ? Qu'on lui donne toutes les fleurs qui m'ont été offertes. Tenez, Colette, en ramassant lui-même les bouquets, reprenez ces fleurs. Vous les avez désirées ; elles sont à vous. – Ah ! Monseigneur.... – Elles sont à vous, vous dis-je : disposez-en à votre gré. – Je les destinais à Colin votre filleul. – Eh bien ! portez-les lui, et qu'il sente son bonheur : Colin est bien heureux ! Sans attendre les remerciemens de Colette, le Vicomte de Lorzange, est déjà loin d'elle, et à rejoint sa compagnie.

Il était tard, et l'on pensait à se retirer, quand, on vit paraître le Pasteur, accompagné d'un vieillard vénérable, dont les traits semblaient altérés ; il était suivi d'une femme et de deux enfans, que l'on jugea être les siens.

Monsieur le Vicomte, dit le Curé, en s'avançant au milieu de la salle, excusez-moi, si, le dernier ici, je ne me suis pas montré à la tête de mon troupeau. J'ai été retenu par cette famille vertueuse et infortunée : je vous offre en elle mon hommage, et un hommage digne de vous, puisque je vous présente une de ces occasions au devant desquelles votre belle ame vous fait voler tous les jours.

Ce soir, ajoute le Curé, en venant de chez un de mes paroissiens malade, j'ai rencontré ce tendre et respectable père, sa femme et ses enfans. Tous quatre, à la démarche lente, se traînaient pour gagner le pied d'un arbre, et prendre sans doute quelque repos. Ce bon homme paraissait atténué par la fatigue ou le besoin : sa maigreur, son air pâle, ses pas mal assurés, chancelans, servaient à me le faire croire ; j'ai vu que, sans sa femme, sur laquelle il s'appuyait, ses jambes n'auraient pu le soutenir. Et effectivement, sitôt qu'on lui a quitté le bras, il a fait une chute en cherchant à s'asseoir. J'ai volé à son secours ; je l'ai relevé, et conduit chez moi. Remise de son épuisement, sa femme m'a conté, en peu de mots, leur triste situation. Ce récit pénètre et déchire le coeur ! Si Monsieur le Vicomte le permet, ce vieillard lui-même apprendra ses malheurs ; ils intéresseront davantage ceux qui les sauront de sa bouche.

Non-seulement le Vicomte y consentit, mais même il fit les plus vives instances au vieillard, en lui marquant l'intérêt tendre qu'il prenait à son sort. Alors il régna dans toute la salle un silence profond, et l'infortuné commença ainsi son histoire.

« Je me nomme Bazilé : voilà ma femme Thérèse, et mon fils et ma fille. Depuis longtemps j'exerçais à une des portes de la ville d'Orléans, un métier peu lucratif ; mais avec le travail de ma femme, il suffisait à nourrir nous et nos enfans : je régusais des couteaux, et Thérèse qui restait à la maison, faisait de la dentelle, brodait, cousait, ou filait. Que je me trouvais heureux, lorsque je pouvais fournir aux besoins de ma famille ! Dans ces doux et trop courts instans, je n'enviais le sort de personne : je contemplais avec délices et complaisance mes enfans, qui chantaient au près de leur mère, ma chère Thérèse. Le ciel, ou d'autres raisons que j'ignore, ont rendu le blé rare : de ce moment, j'eus beau, du matin au soir, redoubler de fatigues, souvent nous manquions de pain, de cette première subsistance de l'homme. Je murmurais quelquefois contre la fortune : les uns ont tout, disais-je, tandis qu'elle refuse tout aux autres, Je m'écriais dans ma, douleur : ô vice heureux, tu habites des palais, et la vertu languit oubliée ! Malgré ma constance, mes soins et mes veilles pour combattre l'inflexible rigueur du destin, je fus bientôt aux prises avec l'indigence la plus affreuse. Dieu ! j'en ressentis toute l'horreur ! Ma femme, mes enfans exténués, presque livides, me demandaient du pain : je ne pouvais leur en donner.... J'avais perdu jusqu'à l'espérance : je succombai à ma douleur. Père et mari sensible, je frémis, je pleurai. Nourri de mes seules larmes, déchiré par les soupirs étouffés de ma femme, les cris de mes enfans, j'oubliai ma faim, pour ne songer qu'à la leur. État horrible ! je fus cent fois près de me noyer. Hélas ! Dieu suspendit mon désespoir. Un jour je sors, et me faisant violence, la mort dans l'ame, j'implore, en tremblant, la pitié et la commisération publiques : on m'évite, on me rebute, ou l'on me plaint, sans me soulager. Le riche sur-tout me rudoie, m'humilie, me dédaigne. L'opulence conçoit-elle qu'on ait faim ? connaît-elle les souffrances de la misère ? j'avais beau demander, presser ; on ne m'écoutait pas. Mon état, mes pleurs ne touchaient personne. J'obtins pourtant, à force

d'importunités, l'assistance de quelques passans ; mais ces faibles secours ne pouvaient que retarder de quelques instans la fin de nos jours. Je me lasse de n'éprouver que des refus constans. Décidé à mourir, je cesse de mandier. Plein de mon infortune, l'oeil égaré sans forces, ni voix, je rencontre dans la rue un de mes amis, journalier comme moi, et presque aussi pauvre. Au premier abord, il me méconnaît, tant il me trouve sombre, have et défait. Cependant m'ayant remis : – Quoi ! c'est toi, mon pauvre Bazile ? Qu'as-tu, qui t'accable ? d'avance je partage tes peines. –

Je suis anéanti : je ne me connais plus ; je me meurs. Ma femme, mes enfans et moi, nous n'avons point mangé depuis avant hier au soir.... je ne sais où je me traîne.... ils vont mourir, sans doute, ou peut-être sont-ils déjà morts. Ah ! que ne puis-je de ma vie, racheter la leur ! – Cher Bazile, me dit mon ami, pénétré d'affliction, je n'ai que ces trois sols : prends-les, ils sont à toi ; tiens, les voilà : mais, écoute.... non ; je n'ose t'indiquer un moyen.... – Parle, lui dis-je. – Tout près d'ici... – Eh bien ? – Tu pouvais... Explique-toi. – Il est un lieu... – Conduis-moi dans ce lieu ; il n'est rien, interrompis-je avec vivacité, il n'est rien qui me coûte ; rien du tout. Je ferai tout, hormis ce qui serait contre la probité : je m'y résigne. – Au bout d'une telle rue, poursuivit Charles, (c'est le nom de mon ami) dans un tel quartier, chez telle personne, des élèves apprennent à saigner : on donne douze sols ; mais pourrais-tu te résoudre à livrer ton bras ? – Graces, graces, mon ami Charles ! au moins ils vivront encore deux jours ! Je quitte Charles, et je vole chez l'apprenti chirurgien. On m'ouvre la veine : avec quel plaisir je vois couler mon sang qui va servir d'aliment à Thérèse, à mon fils, à ma fille ! J'apprends que dans un faubourg on fait la même opération ; j'y cours : on me saigne de l'autre bras : je sors ; j'achète du pain, et retourne promptement chez moi, où ma déplorable famille, réduite à la plus dure extrémité, éprouva néanmoins, en me voyant, une joie difficile à rendre. Ils se jettent sur ce pain de douleur, se le partagent, le dévorent. Je jouissais, en les rappelant à une nouvelle existence, quand tout à coup je m'affaiblis, je pâlis ; et ne pouvant plus me soutenir sur mes jambes qui ploient sous moi, je m'assieds dans la crainte de cheoir. Le sang rougit mes mains, et de la double piquûre, il coule de mes bras, et retombe a gros bouillons sur le pain

de ma femme. Les ligatures s'étaient défaites. Soudain la terreur m'environne. Ciel ! oh ciel ! mon mari ! mon père !.... Quoi ! des assassins !... Dieux !... – Ce n'est rien, dis-je, mes enfans : ma chère Thérèse, ne pleurez pas, je ne suis point blessé. Venez, jetez-vous tous trois dans mes bras, que je vous serre, que je vous presse contre mon sein, que je vous sente encore une fois près de mon coeur ! – Mais, me dit ma femme, en m'examinant plus attentivement, quel air serein se répand sur votre visage ? Je ne conçois rien Ma chère épouse, c'est que je suis content : je m'acquitte envers vous d'un devoir, dont, sans doute, vous vous fussiez acquittée envers votre mari. Je n'eus pas plutôt achevé, que remplie d'épouvante, ma malheureuse famille pousse des cris étouffés par des sanglots, se jette, se précipite sur moi. Tout est confondu, mère, époux, frère, soeur : je suis inondé de leurs larmes : ils me tinrent plus d'un quart d'heure embrassé.

» Un être charitable qui, vraisemblablement, apprit notre détresse, me fit le lendemain remettre deux louis par un inconnu : je les acceptai, et me prosternai à terre, en remerciant la Providence qui ne m'abandonnait pas.

» Dès ce moment, nous prîmes la résolution de nous retirer avec notre famille, dans la province qui nous a vu naître. Nous étions sur la route, cheminant avec bien de la peine, lorsqu'à passé près de nous monsieur votre Pasteur, le plus humain des hommes ».

Bazile avait cessé de parler, que toute l'assemblée attendrie gardait encore le silence – Vieillard digne de toute l'estime des gens vertueux, reprit enfin le Vicomte, en essuyant les pleurs qui baignaient son visage ; jouissez du spectacle de notre admiration pour votre sublime dévouement ; votre coeur généreux a pénétré les nôtres du plus tendre intérêt : vous méritez un autre sort ; c'est à moi, qui connais maintenant votre position déplorable, à vous tirer de la misère. Elle ne s'acharnera plus à vous poursuivre : je réparerai, eu quelque sorte, l'injustice, la barbarie de la fortune. J'assure quatre cents livres de rente, à vous, à votre femme, pour votre vie et la sienne ; et de ces quatre cents livres, deux, après votre mort,

seront réversibles, à votre volonté, sur vos enfans. Je vais ordonner qu'on vous prépare un logement dans ma ferme ; on y aura soin de vous et de votre famille. Vous ne partirez de chez moi, homme respectable, que lorsque vos forces, bien rétablies, vous permettront de continuer votre route. J'espère qu'arrivé chez vous, vous m'informerez de votre voyage, et que tous les ans, à pareil jour, je recevrai une lettre de vous, ou de votre femme, ou de vos enfans, à qui je prétends servir de second père. S'ils suivent votre exemple, s'ils sont sages et tons comme vous, ils peuvent compter à jamais sur moi. Je vous le répète, ô le meilleur des hommes, quand vous vous serez rendu au lieu de votre destination, ne me laissez ignorer rien de ce qui vous concernera : voilà la récompense que je vous demande pour un faible bienfait, pour quelques légers soins que j'aurai de vous. Vous ne me donnerez jamais de vos nouvelles, que vous ne me procuriez un jour heureux, puisque vous me rappellerez le souvenir de celui-ci.

Tout le monde applaudit à la sensibilité du Vicomte, ainsi qu'à la manière noble avec laquelle il venait au secours de cette famille pauvre et honnête. Les personnes de sa société voulurent l'imiter : chacun plus ou moins, offrit un tribut à la vertu long-temps délaissée, et sentit que si ce moment n'était pas le plus gai de la fête, il en était au moins le plus doux et le plus beau. On éprouve toujours qu'en faisant le bien, il est un plaisir secret qui surpasse toutes les autres jouissances.

Le Vicomte de Lorzange, le Curé, et généralement tous ceux qui avaient assisté à la fête, conduisirent Bazile et les siens à la ferme du château. Alors les paysans prirent congé de leur seigneur, en lui souhaitant mille bénédictions, et s'en retournèrent chez eux dans une espèce de marche réglée, au son des instrumens champêtres.

Entrons dans le logis de Gennevotte pour savoir ce qu'y font ses deux filles. Colette s'endormit d'un sommeil tranquille. Fille ingénue, et à l'aurore de son printemps, perd aisément le souvenir d'une légère contrariété. On jouit toujours à quinze ans, parce que l'on ne s'occupe que du moment actuel. Mais, hélas ! cet âge du bonheur passe si rapidement !

Quant à Rosine, elle ne put fermer l'oeil. Et le moyen ? Toutes les promesses de Terval reviennent s'offrir à son imagination, sans qu'elle

puisse s'en distraire. Elle se rappelle toutes les questions du Marquis, et craint d'y avoir mal répondu. L'idée de toutes les belles choses dont elle pourra jouir, lui tourne l'esprit et la jette dans une espèce d'yvresse, tellement qu'elle ressemblait à une personne atteinte de la fièvre. Elle se compare déjà aux grandes Dames de la Cour, et ne s'occupe plus que de parures, de diamans, que de chevaux, de ses gens, de livrées, d'équipages lestes et magnifiques : Rosine dans ce songe allait plus loin même que la réalité.

Terval, grâce à l'imagination de Rosine qui faisait tous les frais de l'apothéose, devenait un dieu pour elle. – Un tel amant ne saurait être volage : il m'aime ; donc il m'aimera toujours, concluait-elle. Riche de ses dons, sans cesse il inventera de nouveaux plaisirs pour sa Rosine, Paris, m'assure-t-il, est le séjour du bonheur, et M. le Marquis ne veut pas me tromper : il me l'a juré mille fois.

Rosine était prévenue par Terval qu'il y aurait le lendemain un bal masqué au Château. Il lui avait laissé à entendre qu'il obtiendrait de Gennevotte que ses filles y assisteraient. Une réflexion triste pourtant trouble son plaisir. Elle est inquiète : elle ne se déguise point que dans ses habits de paysanne, elle ne saurait, qu'à son désavantage, se montrer au milieu de tant de Dames vêtues avec autant de richesse que d'élégance ; enfin sa tête est un cahos, et l'aube du jour commence à paraître, que Morphée n'a pas encore clos les paupières de Rosine.

Transportons- nous maintenant dans l'appartement de Lorzange. Le Vicomte et le Marquis y sont ensemble : l'amour les y tient éveillés, lorsque tout le monde dans le Château est profondément en dormi. Il n'est sorte d'éloges qu'ils ne prodiguent à leurs maîtresses ; et leurs maîtresses, comme on s'en doute bien, sont Rosine et Colette. Après avoir vanté leurs graces, tous les charmes qu'ils ont découverts enelles, ils les détaillent de nouveau, les exagèrent, etre-commencent, sans pouvoir finir.

Ce n'est pas qu'elles eussent réellement tous les attrails qu'on remarque dans la Vénus de Médicis. Leur naïveté, opposée à l'art, faisait véritablement leur plus grand mérite pour plaire au Vicomte et au Marquis :

tant le charme de la nouveauté et des contrastes a d'empire sur les hommes !

Marquis, dit le Vicomte, tu es aimé de Rosine encore plus que tu ne l'aimes : tu n'as rien à désirer. Que notre sort est différent ! j'aime sa soeur : eh bien ! toujours timide et tremblante devant moi, je ne puis apprivoiser cette enfant. Sans cesse elle m'évite : c'est la craintive colombe qui redoute la serre de l'épervier. Pour m'humilier d'avantage, il faut qu'elle me préfère Colin, mon filleul, et que ce soit elle-même qui me l'ait dit. Tantôt, bien plus occupée de lui que de moi.... – Quoi ! dit Terval, ce vol de fleurs, si peu de chose t'inquiète ? en vérité, Vicomte, tu es plus enfant qu'elle. Serais-tu effectivement assez faible pour craindre un tel rival, Monsieur Colin ? Imite-moi : j'enlèverai Rosine ; emmène ta Colette à Paris. Sur ma parole, elle aura bientôt oublié son Pâtre ; elle s'habituerait facilement à un plus doux genre de vie, elle prendra tes principes, s'accoutumera à tes goûts ; enfin calquera son caractère sur le tien. – Quel projet oses-tu me proposer, interrompt Lorzange, avec feu ? Moi ! me rendre indigne par une action aussi vile, de l'estime de tous mes vassaux ! moi qui leur dois l'exemple des vertus, me montrer le corrupteur de leurs enfants ! Non ; non, ce n'est pas à un tendre père à porter la désolation et la mort dans le sein de sa famille. – Ne te plains donc pas, Vicomte, puisque tu ne sais point saisir les moyens d'être heureux. Soupire en Céladon pour ta paysanne ; languis, prends la houlette, fais redire aux échos les rigueurs de la cruelle : compose des Élégies ; donne dans toutes les fadeurs pastorales, afin qu'un jour on grave pour toi cette épitaphe sur un marbre funéraire :

Sous cette tombe gît Lorzange.
De la jeune Colette il ne fut point aimé :
Amant respectueux, il mourut, chose étrange !
Il mourut d'amour consumé.

Comme le marquis achevait ces vers in-promptus, le coq chanta, pour annoncer les premières lueurs de l'aube matinale. Bientôt la nuit s'éclipse tout-à-fait devant l'aurore, et le coq de nouveau salue le dieu de l'univers. C'est cet oiseau qui, le premier, chaque jour, rend hommage à la nature : c'est le coq qui réveille l'industrie. Chacun, averti par son chant, reprend

ses travaux que le sommeil a suspendus. Le laboureur retourne assez gaiement à sa charrue, le fermier à sa métairie, le moissonneur aux champs ; et les bergers conduisent leurs troupeaux aux paturages. O vigilante activité ! c'est toi qui ranimes tout, tu es l'âme de tout ! c'est à la faveur des ressources que tu lui fournis, que l'homme de la campagne, nourricier de l'habitant des villes, double et prolonge son existence, en assurant à ses enfants.

Telle est notre faiblesse, que, presque toujours, nous raisonnons bien, et que nous agissons mal. Nous venons de voir le Vicomte marquer une juste indignation au projet honteux de Terval ; eh bien ! il n'est pas plutôt levé, qu'entraîné par le même Terval, ils vont ensemble chez Gennevotte. Ils espèrent que ses filles ne seront pas encore sorties. Cette bonne femme était occupée à faire traire devant elle ses brebis, Colette à ranger le ménage, et Rosine à tresser, avec le plus de goût possible, sa belle et longue chevelure.

Gennevotte rentrée avec le Vicomte et le Marquis, ne sait de quelles expressions se servir pour leur témoigner, et particulièrement à M. de Lorzange, combien elle se trouve honorée de leur visite. – Vous, messieurs, leur dit-elle, de si bon matin dans notre humble demeure ! Ah ! votre présence, sans doute, nous annonce un beau jour. Mes filles et moi nous serons encore plus heureuses aujourd'hui que de coutume ; car par-tout où vous portez vos pas, la félicité doit être avec vous. Le Vicomte rougit d'être jugé si favorablement, et sans Terval qui prit tout de suite la parole, Lorzange déconcerté eût, en avouant sa faute, renoncé, à l'instant même, à consommer le déshonneur de l'innocente Colette. – Nous venons, dit Terval à Gennevotte, vous demander vos deux filles pour le bal de ce soir. La Comtesse de Breuil, cousine du Vicomte, viendra les prendre, et s'en chargera pendant toute la fête. Elle ne les quittera point, elle veillera sur elles comme vous-même. Il fallut que Lorzange appuyât le Marquis de quelques mots. – Monseigneur doit ordonner, dit Gennevotte. Mon Dieu ! où mes filles pourraient-elles être mieux qu'au Château, et sous les yeux de notre vertueux Seigneur ? n'est-il pas le père de tous nos enfants ? Terval qui s'aperçoit de la confusion du Vicomte, ne lui laisse pas le temps de répondre, et l'entraîne, comme de force, avec l'air pourtant de rire et de

folâtrer. Pendant tout le chemin, Terval combattit les remords du Vicomte, et parvint à les lui ôter. Tant il est vrai qu'il faut à un homme aimable, jeune, riche et entouré de toutes les séductions, une vertu plus qu'humaine, pour vaincre les désirs qu'excitent en lui la beauté, la jeunesse et les graces unies dans un sexe qui a toujours triomphé de l'autre.

Sur les cinq heures de l'après-midi, la Comtesse de Breuil vint chercher dans sa voiture Colette et Rosine : elle les avait toujours aimées. Elle se promettait un plaisir charmant de la surprise de nos deux jolies villageoises, quand elles entreraient dans la salle du bal. Il est nécessaire qu'on sache que la Comtesse n'était nullement la confidente du Vicomte et du Marquis ; qu'elle ignorait leurs coupables fantaisies, et que par conséquent si elle les favorisa, ce fut sans le savoir.

Rosine et Colette embrassent leur mère et montent dans la berline de Madame de Breuil. La langue n'a point de mots assez expressifs pour peindre l'enchantement de Rosine, lorsque dominant avec orgueil sur les personnes qu'elle rencontrait à pied dans les rues, elle imagina que toutes les promesses de Terval commençaient déjà à se réaliser. Pour Colette, si elle parut étonnée, ce ne fut que du bruit assourdissant, produit par le carrosse qu'emportaient, avec une extrême rapidité, deux forts et superbes chevaux. Involontairement elle éprouve une certaine mélancolie, dont elle ne cherchait point à se rendre compte ; mais gardant un morne silence, elle laisse un libre cours à mille questions ridicules que fit Rosine à la Comtesse qui s'en amusait. Comment Colette se serait – elle réjouie ? La pauvre petite allait passer une journée entière sans voir Colin. Un jour, lorsqu'on aime, équivaut à un siècle, dans l'absence de l'objet chéri. Colette n'était point infatuée des grandeurs : elle se plaisait si bien à l'ombrage d'un hêtre avec son berger ! *Sans* Colin, quels plaisirs pouvait-elle espérer ?

On arrive. Trois cavaliers se présentent à la portière de la voiture, et offrent leurs bras. On se doute bien que le Vicomte et le Marquis étaient au nombre des trois personnes venues au devant de la Comtesse, et qu'ils étaient là, plus pour le compte de Rosine et de Colette, que pour celui de la cousine de M. de Lorzange. Nos deux villageoises rougirent ; l'une de plaisir, l'autre par modestie.

La Comtesse de Breuil, un instant après qu'elles eurent été introduites au salon, les conduisit dans son appartement.

Qu'on se rappelle la scène de Ninette à la Cour, et l'on se formera une idée vraie des minauderies et des extravagances de Rosine à la toilette de Madame de Breuil. On ne lui essayait pas un ruban, un chiffon, que se mirant dans toutes les glaces, sa vanité ne lui suggérât que le sort avait été bien injuste envers elle, en ne la faisant pas naître grande dame. La Comtesse la pare de ses plus riches atours, et demande son écran : elle couvre de diamans la jeune personne. Alors la tête tourne tout-à-fait à Rosine, et peu s'en faut qu'elle ne devînt folle. – Dans peu, lui dit le Marquis, en lui parlant bas à l'oreille, dans peu, belle Rosine, vous en posséderez autant. Elle allait lui répondre ; mais on vint demander Terval de la part du Vicomte, et il sortit avec la Comtesse qui avait achevé de s'habiller.

Rosine, de nouveau, devant un miroir s'y régale du plaisir de s'admirer, et répète toutes les scènes de coquetterie qu'on a vues au Théâtre.

Colette, au contraire, s'ennuie de tant d'apprêts, et baille entre deux femmes-de-chambre des plus adroites qui s'étudient, à force d'art, à embellir la nature. – Que de temps perdu, ma soeur, dit – elle à Rosine ! j'ai bien plus vite mis mon bavolet et mon chapeau de paille. En vérité je mourrais de tristesse, si l'on me tourmentait ainsi tous les jours. Emilie prépare le pot de rouge pour achever la parure de Rosine. – Quoi ! ma soeur, vous allez mettre du fard ? pour moi je n'en veux pas. En retournant au village, nous allarmerions ma mère qui se persuaderait que nous aurions la fièvre. – Toutes les grandes Dames en font usage. – D'accord ; mais nous ne sommes que de simples paysannes. Pourquoi encore sur ton visage ces taches noires qui ressemblent à des éclaboussures d'encre ? – Ce sont des mouches, lui dit Emilie : elle servent à relever l'éclat du teint.

Tout paraissait enchanteur, merveilleux à Rosine : pour Colette, elle faisait avec ingénuité, et avec un grand sens, la satire du luxe. Rosine se croit charmante, à ravir. Sa soeur avait été tentée vingt fois de reprendre son juste de taffetas couleur de rose, dans lequel on lui trouvait, avec raison, tant de grâces. les toilettes s'achèvent, et voilà Rosine et Colette

transportées tout-à-coup dans une des pièces où l'on dansait. Toutes avaient été décorées par le goût. Mille bougies allumées et réfléchies dans des lustres et des trumeaux éblouissants, réalisaient tout ce que les Poètes ont fait créer à la baguette des fées. Rosine est éblouie, Colette aveuglée. Elle ferme long-temps les yeux, ne pouvant supporter un si grand éclat de lumière. Mais quelle surprise pour elle, venant à les rouvrir ! Non ; son effroi ne peut se concevoir. Elle jette des cris perçans, lorsqu'elle se voit entourée par mille figures plus hideuses les unes que les autres. La peur la précipite vers la porte pour s'échapper ; mais il s'assemble alors tant de masques autour d'elle, qu'un saisissement de crainte la suffoque. Elle tombe évanouie. A cette vue, le Vicomte, hors de lui-même, ne se possède plus, il s'empresse, il vole au secours de Colette, la délasse, la transporte en ses bras dans une salle voisine, pour qu'elle puisse, loin de la foule, respirer plus à son aise : à force de sels et d'eaux spiritueuses, il parvient à la rappeler à la vie. Colette ouvre enfin deux grands yeux qui parcourent languissamment l'espace dont elle est environnée. Malheureusement elle jette un coup-d'oeil sur celui qui la secourt. Dieux ! quelle nouvelle frayeur la saisit ! le Vicomte, dans le trouble causé par la triste situation de la jeune villageoise, avait oublié d'ôter son masque : autre attaque de convulsions. L'imagination de Colette se frappe ; elle croit voir quelque diable. – Il va s'emparer de moi, s'écrie-t-elle ; ayez pitié de moi ; défendez-moi de ses griffes. Elle frissonne. A plusieurs reprises elle appelle tantôt sa mère, et plus souvent Colin.

Le Vicomte, jugeant avec raison., que Colette n'a point été prévenue de ce qui se passe à un bal masqué, arrache bien vite de son visage le carton imposteur dont Colette s'épouvante. Elle reprend sa tranquillité. – Quoi ! c'était vous, Monseigneur ! – Rassurez-vous, aimable enfant : je ne vous veux point de mal. – Ah ! vous m'en avez fait beaucoup. Pourquoi aviez-vous troqué votre figure contre une si laide ? Est-ce là la manière dont on s'amuse à la ville ? elle est bien triste. J'ai failli en mourir. – Me pardonnez-vous, Colette ? je suis bien repentant. Et le Vicomte de se précipiter à ses pieds. – Monseigneur se moque de moi. – Non, je vous chéris trop pour cela. Mais vous, ma chère petite, m'aimez-vous ?... Vous hésitez pour me

répondre. – Oui, sûrement, Monseigneur, je vous aime. – Vous m’aimez ?... Consentiriez-vous à passer vos jours près de moi ? – Oui, Monseigneur. – A me suivre à Paris ? – Oui, Monseigneur, si ma mère et Colin y venaient avec nous. – Non : nous n’y serions que tous les deux. – Que nous deux ? – Et ceux de mes amis qui vous feraient plaisir. – Mais Colin seul m’en procurerait. Je m’ennuierais sans lui. – Vous avez donc de l’amour pour Colin ? – Je ne sais pas ; je l’aime : voilà tout. – Vous renonceriez plutôt, à me voir que lui ? – Oh ! oui, Monseigneur.

Elle fit cet aveu avec tant d’ingénuité, que le Vicomte respectant son innocence et sa bonne foi, mais honteux qu’on lui préférât, en quelque sorte, un simple villageois, lance un regard de colère sur Colette, et s’éloigne à l’instant : il n’ajoute que ces mots : Renoncez-y à jamais, et réfléchissez à mes offres.

Pendant que Colette demeure absorbée dans le cahos de ses idées, à quoi s’occupait Rosine ? Plus âgée de quatre ans que sa soeur, elle n’avait éprouvé qu’une surprise momentanée à l’aspect de tant de déguisemens bizarres, dont se compose un bal. Le Marquis s’en était promptement emparé. Ils causaient en tête à tête, et avec le plus vif intérêt de part et d’autre, au moment qu’un domino blanc prit Terval par le bras, et l’entraîna, malgré lui, dans une autre salle. Rosine s’en allarma avec sujet ; car le Marquis ne reparut plus, et laissa la coquette dans une cruelle perplexité.

Le domino blanc était la baronne de Sainte Imile. Amoureuse folle aussi du Marquis, elle saisit l’occasion favorable de lui déclarer, sans rougir, l’amour qu’il lui avait inspiré. Tout fut bientôt d’accord entre eux : les voilà disparus. Rosine, comme on dit, restait pour les gages. Qu’on juge de sa confusion, sur ce que j’ai annoncé de son amour propre.

Après avoir attendu vainement le Marquis, elle reconnut qu’elle n’avait plus rien à espérer de lui, et qu’elle en était totalement oubliée. Cet abandon lui fit faire un retour sur elle-même et sur Lisandre. – Ah ! se dit-elle, si ce tendre berger aime encore sa Rosine, je jure, oui, je jure de l’aimer à mon tour. Au village, on aime de meilleure foi qu’à la ville. Un coeur vraiment sensible vaut mieux que l’or et les diamans : je renonce aux grandeurs, aux

richesses. J'ai mérité l'ingratitude du Marquis, en désirant de m'élever au-dessus de mon état ; et puisque je suis née dans l'obscurité, pourquoi ai-je voulu en sortir ? J'y veux rentrer promptement. J'y retrouverai, je l'espère, cette paix et cette tranquillité aimables, dont je jouissais avant de connaître les beaux Messieurs de la Cour.

Ce moment valut à Rosine la leçon de l'expérience, et la corrigea de sa coquetterie. Plus prudente et plus raisonnable, elle fut rejoindre sa soeur, après avoir quitté, sans regrets, tous ses ornemens de bal. – Allons, Colette, allons, lui dit-elle, regagnons notre modeste logis. Sous les lambris dorés on n'est point heureux. – Je ne le sais que trop, Rosine. Depuis que je suis ici, je n'ai, hélas ! éprouvé que des sujets d'affliction. – Mais, tu pleures ? tu étais si gaie tantôt ? – Quoi ! tu verses comme moi des larmes ? As-tu été trahie aussi par Monseigneur ? – Monseigneur veut me séparer de Colin. Ah ! Rosine, Monseigneur est bien méchant ! – Monsieur le Marquis de Terval est un perfide ; il m'a trompée.

Ces deux soeurs s'affligeaient ensemble, et se consolaient par des caresses mutuelles. Le Vicomte les aborde. – Monseigneur, disent en même-temps Colette et Rosine, rendez-nous à notre mère. – Vous ne voulez donc pas m'aimer, cruelle Colette ? Pardonnez-moi : après Colin et ma mère, je vous chérirai plus que personne. Mais, Colin, je l'ai connu avant vous ; nous avons été élevés ensemble, nous ne nous sommes jamais quittés. Le Vicomte sourit. Il avait fait de sérieuses réflexions, et avait reconnu qu'il faut presque toujours que les coeurs soient assortis, par les rangs ou l'éducation, pour s'aimer. – Je ne veux plus, dit-il, en s'adressant à Colette, contrarier davantage vos désirs : je vais vous rendre, trop séduisante enfant, au berger que votre coeur a choisi. Je serai heureux de votre bonheur, et je joins une dot pour vous à celle que je destinais à mon filleul. Je ferai plus : je veux en unissant Rosine à Lisandre. réparer le tort que Terval méditait contre la vertu de votre soeur. Colette et Rosine embrassent les genoux du Vicomte de Lorzange, et le comblent de bénédictions : c'est ainsi qu'au village s'exprime la reconnaissance.

A quinze jours de là, le Vicomte mande au château le Tabellion et les notables du village. Gennevotte, le bon – homme Brunet, père de Lisandre,

et les quatre amans y étaient déjà rendus. A l'instant même où l'on signait les contracts, un laquais apporte une corbeille à l'adresse de Mademoiselle Rosine : on l'ouvre : outre de très jolis cadeaux en étoffes, en dentelles et en bijoux d'or, elle contenait de plus mille louis, dans quatre bourses. Terval ayant appris le dénouement de la fête, et la manière dont son ami cherchait à faire oublier sa faute, trop heureux de le prendre pour modèle, lui Terval beaucoup plus coupable, avait expédié un postillon pour la terre de Lorzange, avec ordre de remettre l'objet de sa commission, sans le nommer, dans la crainte que s'il se fût fait connaître, Rosme n'eût dédaigné ses présens. On ne chercha point à approfondir un secret que le donateur voulait tenir caché ; mais le Vicomte le pénétra, ainsi que Colette, et surtout Rosine. Quoiqu'elle eût renoncé tout-à-fait à Terval, elle aimait à penser qu'il s'était occupé de son bonheur ; et dans son ame, elle lui en savait un gré infini.

Le lendemain on se rendit à la chapelle du château de Lorzange, où le Vicomte avait arrêté qu'on célébrerait le double mariage ; le Marquis arriva, feignant d'ignorer ce qui se passait. Il joua très bien l'étonnement ; et s'approchant des deux jeunes accordées, il les complimenta, sans paraître, pour mieux s'envelopper des voiles du mystère, s'intéresser plus à Rosine qu'à Colette. Le Curé bénit les époux ; leur adressa une très courte exhortation pastorale. Par hasard, mais comme s'il eût été instruit des desseins qu'avaient conçus antérieurement le Vicomte et le Marquis, il termina ainsi son discours :

« Mes enfans, on ne saurait goûter de vrai bonheur en ce monde, que dans la vertu et l'égalité des conditions ».

On reconduisit les nouveaux mariés dans un superbe salon préparé pour la fête. L'heure du festin des noces arrivée, le Vicomte plaça Rosine et Colette auprès de lui, à droite et à gauche, et leurs époux à leurs côtés. On chanta à la fin du repas, des couplets de Terval, dont quelques-uns ne furent entendus que de trois des auditeurs, et ces couplets n'étaient pas les moins bons.

Le Marquis dansa beaucoup avec Rosine qui lui parut plus belle que jamais. Il se flattait qu'en la, ramenant le soir chez son mari, il pourrait lui parler, à quoi il n'avait pu parvenir ; le Vicomte ayant épié toutes ses

démarches, afin qu'il ne se trouvât pas seul une minute avec Rosine. Mais voilà minuit sonné. On se prépare à reconduire les deux couples. Terval compte bien suivre les garçons de la noce. Lorzange s'approche alors de lui, et dit à voix basse : Marquis, je te retiens pour faire compagnie aux Dames. Ni toi, ni moi, nous ne devons aller plus loin : notre mission à tous deux finit ici. Est-ce que tu n'as pas entendu mon Curé qui nous a répété, fort à propos ce matin, cette maxime : « Qu'on ne saurait goûter de » vrai bonheur en ce monde, » que dans la vertu et l'égalité » des conditions » ?

A MON MARI, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Mon honneur dit que je serais coupable.

QUE présenter à S. Just pour sa fête ?
Donner mon coeur, c'est ne lui donner rien :
Depuis long-temps Annette est sa conquête,
Et mes baisers ne sont-ils pas son bien ?
Composerai-je une chanson jolie ?
Je le voudrais ; mais je ne sais qu'aimer :
Aimer S. Just, lui plaire, est ma folie ;
elle est riante, et faite pour charmer.

Vois tes amis t'offrir un pur hommage :
Ah ! quel bouquet aurait un pareil prix ?
Je savais bien qu'un si cher assemblage
Enchanterait tes regards attendris.
Comme ta fête est par eux embellie !
Avec le mien leurs coeurs sont de moitié :
Pour te fêter, j'ai mis de la partie
Bacchus, les Ris, l'Amour et l'Amitié.

A MADAME LA MARQUISE
DE VEZANCE,
LE JOUR DE SAINT-LOUIS, SA FÊTE.

AIR : On compterait les diamans.

QU'ELLE ait l'écharpe de Vénus,
Qu'elle paraisse sans toilette ;
Ses appas voilés ou bien nus,
La pomme sera pour Lisette.
Ses grâces, voilà ses atours ;
Ajoutez-y son innocence ;
Eh bien ! elle semble toujours
Nous demander de l'indulgence.

Lisette est chère au dieu d'Amour,
L'Amitié la chérit de même :
Elle les fête tour à tour ;
C'est sa félicité suprême.
Tous deux chez elle sont admis,
Sans obtenir de préférence :
C'est à l'Amour, à tes amis,
A demander ton indulgence.

Que des fleurs de la volupté
La gaîté pare ton jeune âge ;
Mais le temps détruit la beauté :
L'Amour alors devient volage.

L'Amitié, sa fidèle soeur,
Nous console de son absence :
Nos rides ne lui font pas peur ;
Mais l'Amour est sans indulgence.

Tu ne peux que dans le lointain
Entrevoir de si tristes choses :
Des plaisirs le folâtre essaim
Te suit, te couronne de roses.
L'Amitié dirige leurs jeux ;
Elle calme leur pétulance,
Ou bien sollicite pour eux
Leur pardon et ton indulgence.

Le ciel te donna tous les goûts
Avec tous les talens de plaire :
Nos sages, tu les rendrais fous ;
Tu fais tout ce que tu veux faire.
Malgré beaucoup d'art et de soin,
Quand nous sommes en ta présence,
Nous avons toutes grand besoin
Qu'on nous juge avec indulgence.

L'esprit pétille en tes beaux yeux ;
Sans y songer tu nous enchantes :
On ne peut pas s'exprimer mieux ;
Car tu parles comme tu chantes.
Au hasard et tout de travers,
Moi je rime ce que je pense,
Sûre d'obtenir pour mes vers
La faveur d'un peu d'indulgence.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Démence de Madame de Panor,
en son nom Rozadelle Saint-
Ophèle / ; suivie d'un conte de
fées, d'un fragment d'Antiquès,
d'une anecdote villageoise, et
de quelques couplets ; par
l'auteur de l'"Histoire de la
baronne d'Alvigny, ou la***

Joueuse" [Mme Mérard de Saint-Just]

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1056856j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé

au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à

s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Il s'agit de MON JOURNAL D'UN AN.

2 Voyez MON JOURNAL D'UN AN.

3 Il y a toute apparence que ce NADIR est un être imaginaire ; un vrai roi de conte de Fée.

4 C'était donc long-temps avant que ce beau royaume fût gouverné par un des monarques des trois races royales qui se sont assis sur le trône des Français.

5 Les académies salariées par les rois sont donc une plaie bien ancienne ? Je crois d'après les plus savantes recherches, puisées dans l'histoire de toutes les académies, que les académiciens à gages, à jetons, sont, par état, de toute nécessité, les bas flatteurs de ceux qui les paient. Et peut-on savoir mauvais gré à un valet de faire son devoir ?

6 La plus grande espèce des Ourang-Outangs

Table des matières

1. Page de titre
2. LETTRE DE LA MARQUISE VICTORINE D'ORTINMAR, A sa soeur, la Comtesse Elinore D'IMMO-ROTARNI.
3. LETTRE DE MADAME LA VICOMTESSE D E VERMENIL, A Madame la Marquise D'ORTINMAR.
4. DÉMENCE D'AMOUR D E MADAME DE PANOR, EN SON NOM, ROZADELLE SAINT-OPHÉLE.
5. HISTOIRE D E GIROUETTE PREMIER, DIT LE DUPE. SOUVERAIN D'UN GRAND ROYAUME DANS LA LUNE.
6. L'EMPIRE DE VÉNUŠ, RÉTABLI PAR L'ESPÉRANCE ; FRAGMENT D'ANTIQUÈS.
7. ROSINE ET COLETTE, OU IL N'EST DE BONHEUR QUE DANS L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS ; CONTE PASTORAL, plus vrai que beaucoup d'histoires.
8. A MON MARI, LE JOUR DE SA FÊTE.
9. A MADAME LA MARQUISE DE VEZANCE, LE JOUR DE SAINT-LOUIS, SA FÊTE.
10. Notes
11. À propos de cette édition numérique